



HAL
open science

L'écriture de l'aventure chez Joseph Kessel

Marina Picard-Baillet

► **To cite this version:**

Marina Picard-Baillet. L'écriture de l'aventure chez Joseph Kessel. Littératures. 2012. dumas-00830035

HAL Id: dumas-00830035

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00830035>

Submitted on 4 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITE DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
UFR DE LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES**

**Master 1 Lettres Modernes
Parcours : Poétique et histoire littéraire**

L'ECRITURE DE L'AVENTURE CHEZ JOSEPH KESSEL



Marina PICARD-BAILLET

Mémoire dirigé par M. Gérard LAHOUATI

Soutenu en Mai 2012

Remerciements

Je remercie vivement Monsieur Lahouati, mon Directeur de recherche, pour le soutien qu'il m'a apporté, ses conseils et ses encouragements.

L'écriture de l'aventure chez Joseph Kessel

SOMMAIRE

Introduction _____	4
I. Le système narratif : le « style Kessel ». _____	14
A- L'espace, le temps, et le plaisir des mots _____	14
B- Procédés de caractérisation des personnages _____	23
B.1. La place de la femme _____	23
B.2. Les caractéristiques des personnages Kesseliens _____	29
B.3. Esthétique et gestuelle _____	32
C- Présence et fonction des topoi _____	35
C.1. Les stéréotypes d'une époque _____	36
C.2. Entre stéréotypes et inventions _____	39
II. L'autre dans la fiction romanesque _____	44
A- Qui est cet autre ? _____	44
B- De la rencontre avec l'autre à la découverte de soi _____	49
C- La jeunesse : un regard neuf sur le monde _____	54
III. Sens de l'aventure _____	62
A- Le voyage, vecteur de rencontres _____	63
B- L'aventure révélatrice des tempéraments _____	68
C- Interpénétration entre les hommes et les lieux _____	80
Conclusion _____	87
Bibliographie _____	92

Introduction

Selon Olivier Weber :

Le journalisme a ceci de particulier qu'il permet de pénétrer au cœur des grands malheurs - conflits, guerres civiles, massacres - et d'apercevoir l'être humain dans sa détresse mais aussi dans ses grandeurs - toujours ces paysages humains désastreux ou magnifiques, c'est selon¹ .

Entré au *Journal des débats* à l'âge de 17 ans, licencié en lettres classiques à la Sorbonne, Kessel a mené de front une carrière de journaliste et d'écrivain. Il contribue quelques mois au journal *Gringoire* et signe de nombreux articles pour *Le Figaro*, *Mercure de France*, *l'Echo national* et *La Liberté* qui l'embauche en 1922 et dont le nouveau patron, à qui il fut présenté par son ancien chef du *Journal des débats*, lui confie sans même le connaître un reportage sur l'Irlande, premier papier d'importance de Kessel alors âgé de 24 ans. Toute la presse s'arrache alors cette figure - bientôt tutélaire - du reportage qui fait exploser les tirages et couvre les plus grands événements mondiaux pour lesquels il a carte blanche. Reporter de qualité, observateur engagé témoin des douleurs et des joies de son siècle, le cas Joseph Kessel n'en est pas moins complexe et difficile à délimiter puisque ce dernier - élu membre de l'Académie Française en 1962 - a incarné l'interpénétration du journalisme et de la littérature. Cette alchimie particulière entre deux genres si éloignés lui vaut la reconnaissance d'un public qui ne sait toujours pas dans quelle

¹ WEBER Olivier, article du *Figaro*, juin 2010.

catégorie classer cet homme, ce chroniqueur du monde à la fois grand voyageur, journaliste de renom et écrivain talentueux. Kessel parle lui-même du journalisme comme « *école du romancier*² », au sens où le reportage joue une fonction nécessaire vis-à-vis du roman puisqu'il alimente et façonne l'œuvre littéraire à venir.

À l'inverse de l'ethnologue qui fait du déplacement un moyen nécessaire à l'étude des autres, Kessel voyage pour le plaisir de se déplacer, et prononce chaque fois la formule qui le suit superstitieusement depuis son enfance : « *Dobri Tchass Zbogom !* ». Cette expression familiale lancée avant chaque départ, « *que l'heure nous soit favorable* », accompagnait la famille Kessel et la protégeait du mauvais sort. Aucun voyage ne pouvait se concevoir sans ces quelques minutes de recueillement durant lesquelles les Kessel se recommandaient à la grâce de Dieu. Une habitude qui n'a jamais quitté Joseph Kessel.

Pour lui, l'étude des autres n'est pas une fin en soi. Il fait montre d'une curiosité débordante, d'une soif inextinguible pour les lieux, les hommes qu'il ne connaît pas encore. Il se rend partout où l'histoire s'accélère. Toujours sous le choc de sa disparition, André Asséo dira vingt ans après la mort de son ami :

Avec lui s'en est allée une parcelle de ma vie. Désormais les souvenirs vont prendre le pas sur les réalités d'aujourd'hui. Le passé devient plus présent³.

L'existence tout entière de Joseph Kessel est marquée du sceau des voyages. Né en Argentine de parents russes, il passe son enfance entre l'Oural natal de ses grands-parents et Nice où ses parents s'installent

² Entretiens avec Claudine Chonez sur France Culture en 1973, CD contenu dans le DVD *Joseph Kessel, Voyage en Afghanistan*, INA, 2009

³ ASSEO André, *Rêver Kessel*, Editions du Rocher, Paris, 2004

lorsqu'il a dix ans. Ces premiers voyages lui fournissent la matière nécessaire à ses rêveries qui plus tard, le conduiront dans des contrées lointaines, à la fois celles bien réelles de la géographie et celles, imaginaires, de l'écriture. Toute sa vie est placée sous le signe de ses origines cosmopolites. Les voyages de son enfance se sont imprimés dans sa conscience et y ont laissé une trace indélébile. Dès le plus jeune âge, l'imaginaire de Kessel est marqué par des contrées du bout du monde, des hommes aux vies différentes et des paysages à la végétation étonnante. En devenant journaliste, il choisit de vivre le monde comme appel et apprend à lier littérature et action, à tirer de ses expériences vécues des fictions qui enflamment l'imaginaire. Il associe dans ses œuvres son regard de journaliste et son amour de la langue en développant une littérature de l'action, attitude caractéristique d'une génération d'écrivains, qui de Malraux à Saint-Exupéry, a tenté d'unir l'écriture à l'expérience personnelle teintée d'un certain héroïsme. Élevé en pleine crise du roman, Kessel manifeste la volonté de s'inscrire dans une certaine tradition de la narration. Tandis qu'il se fait connaître du grand public par *L'Equipage* - son premier grand roman - qu'il publie en 1923, d'autres écrivains qui lui sont contemporains émergent dans le contexte littéraire de l'époque. En 1928 paraît *Les Conquérants* d'André Malraux, et en 1930 *La voie royale*, roman d'aventures vraisemblablement inspiré par son expédition au Cambodge. Outre-atlantique, Hemingway publie *l'Adieu aux armes* en 1929 - roman dont l'action se déroule pendant la première guerre mondiale en Italie -, tandis qu'un peu plus tard en France, en 1938, Romain Gary, alors inconnu, publie ses premières nouvelles dans *Gringoire*, hebdomadaire auquel Kessel lui-même avait contribué dans sa jeunesse. Le goût de l'aventure, les grands combats du siècle et la mise en valeur de vertus morales ponctuent l'œuvre de

ces écrivains et sont des éléments chers à Joseph Kessel. En effet, l'aventure est le grand axe qu'il suivra et presque tous ses écrits s'inspirent de ses expériences. Mouvement, danger, hasard et liberté sont les composantes d'une vie pour le moins extraordinaire où la mesure n'a pas sa place. Ses fictions et ses reportages permettent de suivre son itinéraire sur les chemins de l'aventure, qu'il envisage comme étant étroitement liée à la connaissance d'autrui. Difficultés des voyages, heurts géographiques et cahots politiques soudent les hommes et les révèlent à cet insatiable bourlingueur qu'est Joseph Kessel.

L'ailleurs et l'autre sont deux composantes clés du style Kessel, qui entrelace le lieu à l'homme et donne aux personnages une étoffe héroïque. Ce style, c'est en quelque sorte la rencontre d'un écrivain avec un événement à la portée mondiale. Mêlant habilement fiction et réalité, il manifeste le désir de donner à voir une époque et des faits humains qu'il a eu l'opportunité d'approcher. Il introduit dans son œuvre gigantesque - pas moins de quatre-vingt-quinze titres - le vacarme du monde entier, les routes qu'il emprunte à la rencontre d'hommes et de femmes hors du commun. Kessel entraîne le lecteur à travers l'immensité du monde. Témoin privilégié de l'actualité, il accorde de l'importance aux anecdotes et aux rencontres humaines. Il dira lui-même lors d'un entretien avec Dominique Fabre en 1952 :

L'amitié a été la grande richesse de toute ma vie. Il me semble que c'est la plus naturelle des richesses pour un homme qui aime autant que je l'aime, l'existence, et qui a un véritable respect et amour pour la race humaine⁴.

⁴ *Entretiens avec Joseph Kessel. Un Témoin inspiré*, Ed. Zoé-radio suisse romande, 2008, CD1 page 1.

La quête de l'autre, qui parfois mène à la rencontre de soi-même, voilà qui semble définir grossièrement l'œuvre de Joseph Kessel dans laquelle se distille une empathie caractéristique du style de l'écrivain. Son œuvre romanesque procède de l'expérience de la vie. Kessel entend bien écrire au diapason de ses expériences vécues. Selon lui, tous les possibles existent si l'on prend la peine de se tenir disponible pour en faire l'expérience. Rencontres, enthousiasmes, ses romans sont des bribes d'humanité à l'image de son existence tumultueuse. Olivier Weber le souligne :

Le monde de Kessel c'est une approche de l'homme, de l'humain, une amitié et une rencontre avec les hommes de toutes les conditions et de toutes les races⁵.

Car le monde est généreux pour Kessel, et il incite l'homme à se montrer gourmand. À une question posée par le journaliste Gilles Costaz sur son entrée à l'Académie Française, Joseph Kessel répond en 1969 :

Pourquoi l'Académie Française ? J'y avais des amis qui m'attendaient. Ils m'ont demandé de les rejoindre. Et puis, le contraste m'a tenté. Ainsi, l'année dernière, en Assam, sur une rivière perdue, dans une pirogue instable menée par des pagayeurs muets, je me suis soudain souvenu de l'Institut du quai Conti. Quel dédoublement ! La véritable richesse d'une vie, c'est sa variété... Les séances du dictionnaire et ce bout du monde⁶.

Le ton est donné. La manière Kessel, c'est ce mélange des genres, ce besoin de connaître et de montrer, de passer d'une existence à une autre, d'un pays lointain à une société connue.

Après le premier grand succès de *l'Equipage* en 1923 et la publication de quelques romans et recueils de nouvelles, Joseph Kessel

⁵ WEBER Olivier, *Joseph Kessel le nomade éternel*, Flammarion, 2006, p.55

⁶ Lors de la parution du dernier volume de la série *Témoin parmi les hommes*, Kessel répondait aux questions de Gilles Costaz dans *Combat* du 5 Juin 1969.

se retire en solitaire en Bretagne durant l'été et l'automne 1933 pour rédiger *Les Enfants de la chance*, que j'ai choisi comme ouvrage de référence puisqu'il me semble particulièrement révélateur de l'écriture et de l'univers de l'écrivain.

Kessel a bâti son œuvre romanesque à partir de ses humeurs, de ses rencontres et de ses complicités, et a toujours accordé une place de choix à la jeunesse. Il m'a donc semblé nécessaire de comprendre comment cette représentation de la jeunesse lui a permis de donner vie et mouvement à ses fictions ? Dans la mesure où son écriture est enracinée dans son expérience du journalisme, nous nous efforcerons de montrer comment s'articulent journalisme et littérature dans des récits qui utilisent des faits-divers, s'approprient des sujets singuliers et des événements pour restituer une émotion. Avidé de communier avec le monde et les Hommes, Kessel a conservé toute sa vie un regard aiguisé et une analyse de l'immédiateté - due à son premier métier de journaliste - qu'il inscrit dans une œuvre littéraire développée en parallèle d'une vie d'homme d'action engagé et observateur.

Kessel voyage pour se rapprocher de ces frères qu'il ne connaît pas encore, des lieux qu'il a hâte de découvrir. Le monde n'est-il pas un univers de signes et de possibilités qui demande à être interprété et éprouvé ? Le voyage aux extrémités de la terre est à ses yeux le plus court chemin entre deux hommes, le grand pourvoyeur d'émotions. Cette envie de découvrir des mondes inconnus et des hommes de toutes sortes l'incite à se mettre en mouvement. Kessel s'inspire des drames politiques, des difficultés sociologiques et des désirs parfois avortés de la jeunesse. Sa curiosité ainsi que l'absence de jugement méprisant sur les hommes, sont à mettre au compte de ses qualités. Par le prisme de l'écrit, l'écrivain interroge les disparités et l'universalité de la condition humaine à travers les différentes classes

sociales dans lesquelles il évolue. Toujours en partance, son désir de voyage, sa soif d'aventure s'avèrent inséparables de son envie de mieux connaître l'autre. Kessel peint les milieux bourgeois en cernant au plus près leurs zones d'ombre, et à l'inverse, prête aux petites gens une dignité nouvelle en leur conférant un éclairage original, une amicale façon de les considérer. Dénué de préjugés, il « *observe sans évaluer et comprend sans juger* » selon ses propres mots⁷. Son écriture, franche, rude, sans compromis, épouse les soubresauts d'une époque aux nombreux bouleversements sociologiques et historiques.

Sa matière de reporter - qu'il retravaille selon le ton qu'il souhaite donner à ses fictions - a très largement alimenté ses œuvres romanesques. Pour mieux comprendre l'homme et l'écrivain, reportons-nous aux propos d'Alain Tassel, qui estime que :

Joseph Kessel s'emploie moins à reconstituer les grands événements, qu'à peindre et analyser leurs incidences sur la vie quotidienne, sur les relations sociales⁸.

En effet, Kessel s'intéresse aux mœurs, restitue les méandres obscurs de la conscience et le labyrinthe des comportements sociaux. Son style ne comporte à mon sens ni indifférence, ni arrogance : il est cependant la mise en œuvre d'une très grande vigilance à contrôler son point de vue pour s'appliquer à se représenter l'inconnu de la façon la plus juste. L'écriture kesseliennne, par sa sûreté de trait et sa précision imagée, sollicite l'engagement affectif du lecteur. Toute son œuvre nous conduit à rêver, nous insurger, et parcourir le monde aux côtés de ses protagonistes. S'il ne cherche pas, à proprement parler, à obtenir

⁷ *Entretiens avec Joseph Kessel. Un Témoin inspiré*, Ed. Zoé-Radio suisse romande, 2008, CD1, page 1.

⁸ TASSEL Alain, *La création romanesque dans l'œuvre de Joseph Kessel*, L'Harmattan, Paris, 1997, p. 23.

de réponse concernant les êtres qu'il rencontre, les situations qu'il traverse, il désire à tout prix élargir son regard grâce à la richesse, la diversité des personnages approchés au cours de ses voyages. Il habite le monde, s'en nourrit et s'éveille à son contact, en véritable « *témoin parmi les hommes* ».

Ainsi, notre travail souhaite étudier les différentes formes de l'aventure présentes dans l'œuvre kesseliennne, et plus particulièrement dans *Les Enfants de la Chance*⁹.

Ma préoccupation sera donc de situer l'oeuvre de Joseph Kessel parmi la production des écrivains qui lui furent contemporains. Mes lectures m'ont amenée à axer mes recherches sur la figure de l'Autre, sur le thème de l'altérité qui me semble récurrent. Puis je me suis intéressée au thème de la jeunesse, préoccupation essentielle de Kessel dont *Les Enfants de la Chance* est peut-être le témoignage le plus pertinent. Certaines thèses publiées il y a une vingtaine d'années m'ont été très utiles, notamment celle d'Alain Tassel qui s'est appliqué à construire sa pensée autour de l'étude minutieuse de ce qu'il a nommé « le style Kessel ». Sens de l'aventure et espace romanesque sont également analysés avec soin, de même que dans la thèse de Jean-René Berthe¹⁰ qui s'est préoccupé du lien entre aventure vécue et aventure imaginaire chez cet écrivain. À partir de ces lectures, un élément de réflexion essentiel s'est imposé : le voyage est envisagé comme vecteur des plus belles rencontres - affectives et géographiques - de l'écrivain. Outre ces deux thèses remarquables qui étudient syntaxe, rythme et élans du style Kessel, les actes du colloque de Nice,

⁹ Nous citons notre texte *Les Enfants de la Chance* par le sigle Edc suivi du numéro de la page, aux éditions Gallimard, 1968.

¹⁰ BERTHE Jean-René, *Le sens de l'aventure dans l'oeuvre romanesque de Joseph Kessel*, thèse de doctorat de 3^{ème} cycle, Lettres et Sciences Humaines de Montpellier, 1984

qui s'est tenu en Avril 1998¹¹, m'ont permis de mieux saisir la séduction qu'exerce le texte kesselien sur le lecteur. S'ajoute à cela la superbe et très complète biographie d'Yves Courrière¹², ainsi que le recueil de souvenirs d'André Asséo¹³. Tous deux nous livrent un Joseph Kessel intime qu'ils ont bien connu et dont le souvenir s'inscrit dans chacune des pages, nous offrant la possibilité de mieux comprendre l'homme. Si sa production romanesque est somme toute assez méconnue, la collection Quarto Gallimard a publié récemment un recueil de ses plus beaux textes journalistiques, de ses débuts de jeune journaliste à ses reportages les plus récents. À l'exception de quelques rapides incursions dans quelques-unes de ses fictions, notre corpus repose uniquement sur le roman de 1934, *Les Enfants de la Chance*.

Le choix d'un sujet de mémoire traitant de l'écriture de l'aventure chez Joseph Kessel ne s'est pas imposé à moi immédiatement. Mes curiosités m'entraînaient plutôt vers une étude centrée sur la figure de l'Autre, voire même exclusivement vers le thème de la jeunesse. Celui de l'aventure, en revanche, me séduisait et m'intéressait depuis déjà un certain temps, sans toutefois le relier à Joseph Kessel, dont je connaissais davantage la production journalistique que romanesque. C'est en discutant avec mon directeur de recherches, en lisant les œuvres romanesques de Kessel que m'est venue l'envie de proposer une étude sur le sens et l'écriture de l'aventure chez Kessel.

¹¹ TASSEL Alain, *Présence de Kessel*, colloque de Nice d'Avril 1998, Nice, 1998

¹² COURRIERE Yves, *Joseph Kessel ou sur la piste du lion*, Plon, Paris, 1985

¹³ ASSEO André, *Rêver Kessel*, Editions du Rocher, Paris, 2004

Dans une première partie, je proposerai d'étudier le système narratif kesselien. J'essaierai de comprendre ce qui se joue dans l'écriture kesseliennne et de définir ses caractéristiques en m'attachant à une analyse formelle, puis aux procédés de caractérisation employés par l'écrivain pour broser les personnages. D'où nous vient ce plaisir de lecture ? Comment l'écrivain écrit-il son rapport au monde ? Je serai amenée à analyser, à travers le quatuor de protagonistes des *Enfants de la Chance*, la manière dont le sujet kesselien explore le monde. Une seconde partie sera consacrée à la place - très importante - que l'écrivain accorde à la figure de l'Autre dans son œuvre. Je m'interrogerai sur l'intérêt de cette figure et chercherai à en comprendre les fondements et à analyser en quoi elle alimente notre réflexion personnelle. De même, il sera pertinent de se demander pourquoi la jeunesse est un thème si cher à Kessel. Il s'agira en effet de comprendre comment cela lui permet de construire ses fictions. Je m'efforcerai enfin de réfléchir aux modalités et aux divers sens de l'aventure qui s'inscrivent dans l'œuvre de Joseph Kessel.

I. Le système narratif : le « style Kessel ».

Le talent de conteur de Joseph Kessel consiste à distiller les révélations, à provoquer les rebondissements. L'auteur accumule les détails vraisemblables qui ménagent des effets de réel et confèrent au texte une certaine crédibilité.

Il rend les émotions accessibles à tous sans renoncer à une écriture qui lui est propre. Nous nous attarderons ici sur le fameux « style Kessel » auquel s'attache Alain Tassel¹⁴. Kessel montre et donne à voir, plus qu'il n'analyse méticuleusement. Il associe un vocabulaire coloré à des saveurs - saveurs des villes, de la poussière, des quartiers, des lieux nocturnes - et confère aux événements un véritable pouvoir de séduction, en décrivant le monde de manière gourmande et sensuelle. Pourvu d'un don généreux de sympathie, l'écrivain transfigure ses personnages et s'abîme dans de grandes aventures de tendresse humaine. Nous analyserons les caractéristiques et le sens des aventures qui sont la trame de ses fictions.

A- L'espace, le temps, et le plaisir des mots

Véritable dispensatrice de vie, l'écriture de Joseph Kessel est un manifeste de ce que nous pourrions nommer « le vouloir vivre ». Le style Kessel est une production de l'écriture du désir et du mouvement. Journaliste et romancier, Kessel entremêle la logique de l'écrivain et

¹⁴ TASSEL Alain, *La création romanesque dans l'oeuvre de Joseph Kessel*, L'Harmattan, Paris, 1997

la fantaisie du conteur. D'où vient cet enchantement éprouvé à la lecture de ses écrits ? Force est d'avouer un fait : le lecteur prend plaisir à lire Kessel. Peut-être justement parce que l'écrivain lui-même prend plaisir à jouer avec les mots en dotant son œuvre de l'épaisseur de sa propre expérience humaine. Nous l'avons dit, Kessel donne à voir plus qu'il ne décrit. Les aventures qu'il vit requièrent une écriture aux images fortes. Il porte en lui ses fictions et nourrit son œuvre de ses matins, de ses nuits, de ses voyages. Le pouvoir d'évocation présent dans ses écrits fait de lui un grand conteur. Parce qu'il souligne les liens qui se tissent entre l'écriture et la vie, parce qu'il met en avant ces zones indistinctes à la fois humaines et abstraites, Kessel nous donne à voir le réel, l'irréel même. En quelques instants, les lieux nous sont révélés, sûrement, simplement et se dévoilent instantanément :

L'après-midi de février était assez avancé. De larges pans d'ombre s'étendaient au pied des bâtiments. Malgré cela, un air chaud, porté par les souffles du Sud, glissait mollement sur l'herbe rase du terrain (*Edc*, p.9).

Son regard, vif et clair, happe le réel dans l'instant et l'expose par des mots simples et honnêtes. L'évidence perce dans chacune de ses descriptions, son écriture semble instinctive. L'évocation - souvent brève -, la justesse du mot, concourent à rendre une atmosphère le plus soigneusement possible. Kessel semble esquisser plus qu'il ne décrit. Il n'endort jamais notre curiosité et dans ses écrits, le plaisir d'écrire et celui de conter jamais ne s'érodent. À la manière d'un peintre pris par le temps, il jette sur le papier comme sur une toile les impressions recueillies, les éclats brefs et vifs, l'essence d'un lieu ou d'un personnage :

Il tenait de la bête, de la liane et du reptile. Chacun de ses nerfs, chacune de ses cellules étaient engagés dans ses pas, ses bonds, ses glissades.[...] Il haletait d'une ténébreuse et dionysiaque furie (*Edc*, p.63).

Voici comment est rendue l'impression qu'a le lecteur du jeune danseur: l'évocation de ses mouvements, les comparaisons animales et végétales donnent du personnage une image mouvante, sensuelle. Kessel se délecte du goût des mots, de leur longueur, de leur poids, de leur couleur. Une grâce toute particulière l'habite lorsqu'il en vient aux atmosphères nocturnes, aux aubes et aux soirées :

Le temps était doux, lumineux, touché par les premières grâces de l'automne et du crépuscule (*Edc*, p.128).

De la même manière, son amour de la vie s'étend jusqu'aux établissements nocturnes où les personnages, pourtant exténués, trouvent le réconfort :

Roberte, Ivan et Le Droz avaient à peine affronté les lumières du Blue Box que le jazz précipita sa cadence et qu'une secrète et bienfaisante influence rassembla les traits disjoints, rompus, des buveurs sans joie, rendit une expression humaine à leurs regards d'immergés (*Edc*, p.152).

Le style riche et sans détour souligne l'amour que l'écrivain porte à la vie dans tous ses aspects, des plus tendres aux plus extrêmes. L'émerveillement qu'il ressent devant la beauté des lieux, des corps ou des âmes, la gourmandise avec laquelle il envisage les bars les plus sordides et les malfrats les plus vils, donnent à son écriture une touche, un éclat particulier que l'on retrouve dans l'intégralité de son œuvre. Sa manière d'ajuster les mots, de les accorder les uns avec les autres enflamme l'imaginaire du lecteur. Sa façon de dire le monde fait rêver le lecteur, le voyageur. Il condense dans son écriture les moments les plus intenses de la vie, les fulgurances romanesques,

associe les couleurs aux saveurs. Il prend le pouls d'une ville, d'un quartier ou d'une steppe désertique battue par les vents. Ses phrases condensent des images saisissantes, capturent des bribes de vie et donnent un incontestable mouvement à l'ensemble. Le souci d'exactitude qu'il montre parfois et les minutieuses descriptions techniques ne relèguent pourtant jamais au second plan l'aspect humain qu'il préfère entre tous. La chaleur qu'il met dans ses mots et sa tendresse pour l'humanité nous incitent à savourer les histoires que nous murmure à l'oreille ce grand conteur, qui avouait volontiers s'être « *toujours lancé dans l'écriture sans préparer un plan minutieux* ¹⁵ ».

Ainsi, ses descriptions ne visent-elles pas à la représentation ou à la reproduction exacte du réel. Elles tendent à plonger le lecteur dans une atmosphère qui est celle des protagonistes, et à l'immerger pleinement dans l'action, dans le fil romanesque du récit. Le roman kesselien tente d'englober le monde dans ce qu'il possède de plus universel afin que le lecteur puisse retrouver dans le récit des codes, des signaux évocateurs qui lui sont familiers.

Donnée essentielle de la fiction romanesque, le rendu de l'espace et du temps, sans être une des préoccupations majeures de Kessel, est un élément d'importance. Aussi convient-il d'examiner plus en détail les stratégies d'écriture de l'écrivain lorsqu'il en vient à la représentation de l'espace-temps. Nous remarquons que l'auteur fait des *Enfants de la chance* une narration rétrospective au passé. Le narrateur n'est pas représenté et le récit s'effectue à la 3^e personne. L'ouvrage est subdivisé en treize chapitres de taille à peu près égale, précédés d'un avant-propos inséré par l'auteur. Cette fiction se situe dans une époque contemporaine de celle du romancier ; c'est donc un

¹⁵ Entretien de Joseph Kessel avec Jean-Claude Lamy, France-Soir, 6 Mai 1974, p.20

univers et une société qui lui sont familiers. Les difficultés du quatuor d'amis sont à peu de chose près celles des jeunes gens de la génération de Kessel, et le récit peut ainsi s'envisager comme une fiction témoin d'une société en pleine mutation. Parfois, l'auteur recourt aux ellipses afin d'éviter toute lourdeur ou pause handicapante dans le récit. Ainsi évoque-t-il la relation du journaliste Jacques Le Droz avec Roberte Elven. Tous deux s'enfuient ensemble du Maroc, mais plutôt que de décrire leur relation et leur rupture, le lecteur retrouve l'héroïne du roman quelque temps plus tard, alors que des huissiers viennent saisir ses meubles, et comprend par quelques allusions, que sa relation avec Le Droz a pris fin :

Un bruit de livres jetés à toute volée dans une caisse, lui fit cependant contracter les sourcils. Le Droz lui en avait donné la plupart. Beaucoup portaient des dédicaces qu'il avait obtenues pour elle. [...]C'était peut-être le meilleur de leur vie commune que cette sorte d'épaisseur spirituelle, ajoutée à la matière de belles éditions (*Edc*, p.48).

La présence du temps et son passage sont ainsi suggérés, notamment par le changement de décor, par la transformation du lieu de vie de Roberte. D'une femme installée, elle passe à un état de femme nomade sans attaches, prête à vivre de nouvelles aventures.

Si le passage du temps est assez mal indiqué, l'unité narrative est rendue par un découpage binaire en rythme diurne/ nocturne. Kessel met en évidence certaines scènes cruciales, mais ne définit pas réellement la durée du récit, quoique la narration s'accélère au milieu du roman lorsque s'intensifient les épisodes dramatiques. Il s'attache à rendre un fragment de réalité, à feindre la vie observée, à créer l'illusion. La plupart du temps, les activités diurnes sont suggérées, à peine mentionnées parfois et l'écrivain s'attarde plutôt sur les activités des protagonistes chaque soir, avant (et pendant) leurs

sorties. Le quatuor passe ses nuits dehors dans des lieux de boisson et s'il est souvent fait mention de l'aube ou du soir qui tombe - c'est-à-dire des moments de transition, des passerelles entre le jour et la nuit - il est somme toute assez rare que Kessel s'attache à des délimitations temporelles clairement définies et articulées. Manifestant un goût pour les débuts d'existence, les commencements, les fins, les aubes et les crépuscules - en somme, tous les instants de glissement aux charmes discrets et vacillants - Kessel s'attache aux temps suspendus et aux zones indistinctes qu'il a plaisir à rendre et auxquels il attribue un vocabulaire fait de couleurs et de sensations.

Ainsi, au début du roman, le journaliste Jacques Le Droz quitte le Maroc en compagnie de Roberte :

À l'aérodrome, Roberte confia sa voiture et une lettre à un mécanicien. Puis elle monta dans l'avion. Derrière la nuit qui se dissipait il y avait Gibraltar, les sierras espagnoles, le doux air de France et les lumières de Paris (*Edc*, p.44).

Kessel emploie ce jalon temporel comme passerelle entre l'Afrique et la France, pont entre deux univers dissemblables. Il évoque également les aubes hésitantes qui se lèvent sur Paris, grises et cotonneuses :

Le petit jour d'automne était proche. Il se devinait derrière une ombre bâtarde, molle et sans vérité. Les prostituées dont personne n'avait voulu tremblaient aux carrefours humides. Des souteneurs passaient, le col du manteau relevé. Les établissements de luxe étaient déjà clos. Mais dans les bars, les petites cellules à plaisir, les cafés, les bureaux de tabac, bourdonnait une humanité blafarde, suspecte et chaude (*Edc*, p.158).

Par ailleurs, les seules mentions d'horaires précis qui parsèment le récit existent pour insister sur l'inquiétude des jeunes gens lorsqu'ils attendent quelqu'un ou arrivent à une échéance. Parfois, Kessel utilise le monologue intérieur, qui révèle à la fois le personnage et le monde.

Pour autant, il n'est pas un romancier de la conscience et produit des romans de la volonté et de l'action. Le personnage incarne un choix d'existence, des principes d'action. Le rythme linéaire du roman est parfois entrecoupé de pauses descriptives dans lesquelles Kessel s'attache à montrer certains lieux nocturnes ou quartiers parisiens dans lesquels évoluent les protagonistes. Les décors urbains dont il est question ici s'appuient sur des poncifs descriptifs issus des romans populaires et ne sont pas détaillés comme peuvent l'être les steppes de ses romans, les déserts de ses reportages. Seules quelques mentions d'un cabaret, d'une lumière, ou de volutes de fumée forment la majeure partie du décor parisien des *Enfants de la Chance*. Les déplacements s'effectuent en taxi (voire à pied lorsque l'argent fait défaut aux personnages) et permettent d'évoquer des lieux, de faire de courtes pauses descriptives dans lesquelles la luminosité tient une place de choix. Kessel recourt aux voitures et aux fenêtres pour évoquer Paris, comme il le fait lorsque Roberte s'accoude à son balcon :

Roberte ouvrit la vaste baie, s'accouda au balcon. Derrière elle ne subsistaient qu'un étroit divan, une table basse, un fauteuil, disposés absurdement à travers un atelier soudain privé de sens. Mais Roberte sentait sous son bras pur la pierre si tiède qu'elle semblait parcourue d'un sang mystérieux, propre à la matière ; contemplait le fleuve et ses ponts et ses berges et ses péniches et ses arbres ; aspirait le souffle de l'été qui, au crépuscule, se faisait miséricordieux sur les quais et la ville (*Edc*, p.49).

C'est un procédé que l'écrivain utilise très généreusement dans ce roman, qui introduit une parenthèse, un temps en suspension entre deux actions d'importance. On trouve un « ici » et un « ailleurs »- surgi grâce à des balcons, des fenêtres - un espace rapporté, juxtaposé souplement au cadre de l'action :

À travers les fenêtres, on voyait s'étendre à perte de vue, ainsi qu'une mer fauve et rousse les frondaisons du bois (*Edc*, p.130).

L'analyse des espaces du roman nous invite à nous interroger sur la manière dont l'écrivain écrit son rapport au monde. Chez Kessel, le réel est gorgé d'imaginaire. Suivant la pulsation de la vie, l'écrivain reste en perpétuel mouvement et chemine au rythme d'une existence qui lui permet de s'ouvrir à la nouveauté, parfois à l'étrangeté, mais toujours à l'exploration, à la découverte, ce « vouloir vivre » dont nous avons parlé. Henri de Régnier disait à juste titre qu'il possédait cette « *faculté de faire vivant* ¹⁶ ».

Joseph Kessel manifeste un réel refus de fixité. Ses personnages sont en mouvement et se déplacent fréquemment. C'est autour de cette impulsion que l'écrivain articule le souffle de l'aventure et les péripéties qui jettent les personnages d'un lieu à un autre. Indissoluble, cette union entre action et déplacement, renforce les sentiments des protagonistes, les explicite parfois. Ainsi, une voiture conduite un peu vite exprime la colère du personnage et est, avec l'avion, le symbole de la vitesse, de même que celui du mépris des règles de précaution et des hésitations :

Ordi appuya sur l'accélérateur, doubla deux voitures au mépris de toutes les règles, évita de justesse un autocar qui venait en sens inverse. Sans qu'il en eût conscience, le risque et le succès de la manœuvre lui firent du bien (*Edc*, p.30).

Hormis le début et la fin du récit qui prennent place en Afrique du Nord, la majeure partie du roman se déroule à Paris, dans un cadre

¹⁶ Henri de Régnier, *Le Figaro*, Avril 1931, p.5

urbain. La campagne est envisagée à plusieurs reprises comme lieu de repos, mais aucun membre du quatuor ne s'y rend jamais :

Venus des Vosges pour quelques jours, des amis de Roberte l'avaient chaque soir suppliée de les accompagner dans leur domaine[...] Un été tranquille et fleuri attendait Roberte (*Edc*, p.49).

La jeune femme songe donc à rejoindre ses amis, mais passera finalement son été à Paris, en compagnie de Le Droz et Ivan Vivant. Parmi de nombreux exemples, quelques lignes peuvent illustrer la fascination exercée par la ville :

Ils furent très vite à Montmartre. [...] Ce trajet acheva d'étourdir Roberte, de l'arracher aux bucoliques images dont elle avait rêvé avec tant de complaisance quelques minutes auparavant. [...] Le vent chaud et chargé de l'électricité nocturne de Paris attaquait son front. Les rampes ardentes des restaurants, des théâtres, des cinémas passaient comme des flèches et des lianes de feu. La foule des beaux soirs l'enveloppait d'un bruit de marée humaine. Roberte eut le sentiment que Vivant lui faisait enlever d'assaut une ville inconnue, toute prise dans les sortilèges de l'ombre, des lumières et de l'été (*Edc*, p.55).

L'attrait ensorcelant de la ville, la séduction des lumières urbaines et la douce torpeur qui s'empare de Roberte auront finalement raison de ses projets champêtres.

Chaque roman, selon le cadre qui définit ses actions, peut d'abord se définir par une tonalité qui lui est propre. Kessel choisit de situer le sien dans le Paris des années 30, en affichant une nette préférence pour Montmartre et Montparnasse, deux lieux alors fréquentés par les artistes et les noceurs. L'espace ici n'est ni fermé ni limité, il est éparpillé et ouvert. Cependant, il s'avère étouffant au fil des désillusions et des problèmes financiers que rencontrent les personnages. La topographie romanesque fait partie intégrante des péripéties et du tourbillon de l'aventure qui emporte les protagonistes.

Lorsque Kessel décrit un décor ou s'attache à un détail, c'est presque toujours pour mieux faire ressortir un individu, pour établir une correspondance entre les choses et les êtres, les actions et leur portée morale. Doté d'un sens aigu de l'observation et d'une aptitude instinctive à percevoir les atmosphères, il sait mieux que quiconque, en reporter habitué à boulinguer, que chaque strate sociale dispose d'un décor, d'une ambiance caractéristique. Il tente ainsi de saisir les singularités des lieux, qui d'après lui, façonnent les êtres. Nous y reviendrons dans une prochaine partie¹⁷. Il enracine les personnages dans un milieu et morcelle les descriptions du cadre spatial afin de conserver au texte un dynamisme qui lui ferait probablement défaut si l'action s'interrompait au profit de longues pauses descriptives. Écrivain de l'instantanéité, Kessel rend l'immédiateté de l'action, des réflexions et de la gestuelle. Écrivain impressionniste, il se plaît à saisir le contour des formes, le mouvement et les couleurs de la vie. L'œil et le cœur aux aguets, il choisit de tout voir et d'esquisser simplement, de narrer dans les grandes lignes, d'en dire suffisamment mais sans excès afin de ne pas écraser la narration sous le poids des descriptions. Gourmande, énergique, son écriture ébauche et trace de grandes lignes directrices sans s'appesantir.

B- Procédés de caractérisation des personnages

B.1. La place de la femme

De manière générale, le portrait kessélien est fréquemment motivé par une rencontre ou l'irruption d'un personnage dans une pièce. Dans *Les*

¹⁷ Chapitre 3 : *Sens de l'aventure*, Partie C : *Interpénétration entre les hommes et les lieux*

Enfants de la Chance, le premier aperçu que le lecteur a de Roberte Elven est celui que choisit de nous livrer l'écrivain lorsque la jeune femme apparaît dans le roman, lors de son arrivée à la base aérienne :

Il achevait d'épuiser, par lentes aspirations, le contenu du fourneau brûlé quand une jeune femme parut à l'orée du terrain. À sa démarche déliée, à ses seins haut placés, à ses cheveux clairs qu'elle portait longs et à sa robe éclatante, le capitaine reconnut Roberte Elven (*Edc*, p.11).

Après s'être attaché à certains détails révélateurs ou caractéristiques de la vie intérieure ou physique du personnage, le portrait s'achève bien souvent par une impression d'ensemble qui détermine la vision globale qu'en aura le lecteur dans les pages suivantes. Chez Kessel, les relations sociales s'organisent toujours autour d'un axe central délimité par les relations entre les hommes et les femmes. Les jeunes personnages kesseliens disposent d'une beauté, d'une gestuelle et d'une esthétique qui leur est propre. Nous développerons notre propos dans les pages suivantes.

Le motif de l'aventure, récurrent chez Kessel, est présent dans chacun de ses écrits. Or, bien souvent, l'aventure a beaucoup à voir avec les hommes, surtout à cette époque où seule une poignée de femmes émancipées et volontaires étaient amenées à voyager. Le protagoniste masculin a, dans les romans de Kessel, quelque chose d'un animal sensuel et vigoureux. Jacques Le Droz, Ivan Vivant ou Ramon de Jasarte - les trois protagonistes *des Enfants de la Chance* - sont tantôt larges d'épaules et athlétiques, tantôt minces comme des lianes mais toujours extrêmement virils et séduisants. Si l'auteur s'attarde sur les descriptions physiques des personnages masculins et y revient fréquemment tout au long du roman, il en va différemment avec les personnages féminins. Les femmes ne sont bien souvent identifiées que

par leur prénom, ce qui accentue leur sujétion vis-à-vis des personnages masculins.

Roberte Elven, l'unique figure féminine d'importance des *Enfants de la Chance*, est successivement la maîtresse des trois protagonistes. Amante, elle n'en demeure pas moins une véritable amie que tous trois aiment de ce même élan de franche camaraderie qu'ils auraient envers un ami masculin. Au rebours d'Hélène Maury dans *l'Equipage*, loin d'éloigner les trois hommes, Roberte Elven soude le trio masculin et lui donne la force nécessaire pour se sortir de tous les embarras. Dans le premier cas, l'élément féminin crée un gouffre entre les deux hommes tandis que dans le second il cimente leur relation. L'amitié masculine, fréquemment menacée par la présence d'une femme dans les romans kesseliens, est ici renforcée par cette dernière qui en garantit la cohésion. En effet, Roberte Elven défend la primauté de l'amitié sur l'amour, ce qui permet son insertion dans un groupe d'hommes. Ses idylles ont beaucoup moins d'importance à ses yeux que les amitiés qu'elle tisse, ainsi ne s'émeut-elle pas de sa rupture avec Le Droz :

- Je ne l'ai jamais aimé... J'ai cru.
- Et il souffre ?
- Il n'y pense même pas, répliqua Roberte avec admiration. Lui ne s'est pas fait illusion une seconde, il est clairvoyant (*Edc*, p.68).

Elle s'affranchit des normes sociales, des conventions, ne « *s'attache qu'à l'instant qui fond et qui fuit* ¹⁸ » et est en outre le vecteur de la rencontre entre deux hommes qui, s'ils l'ont aimée successivement, s'estiment et s'apprécient mutuellement :

Les deux jeunes hommes s'étaient rapprochés. Un même sang paraissait colorer leurs figures si différentes. Et la pensée assez douloureuse vint à Roberte que ces garçons qui s'étaient vus à peine et dont chacun avait été

¹⁸ op.cit p.49

son amant, dont elle connaissait les corps dans leurs mouvements les plus secrets, appartenaient désormais l'un à l'autre plus qu'à elle. Ils étaient également de muscles forts, adroits et prompts, de cœur aventureux, portés par une vitalité sans frein.[...] Ils devaient certes s'entendre merveilleusement. Mais elle s'était montrée leur pareille dans le risque, l'amitié et la foi. Vivant n'avait-il pas reconnu qu'elle les dépassait au jeu de l'existence ? Pourquoi donc se trouvait-elle soudain abandonnée, perdue (*Edc*, p.83) ?

Le narrateur, omniscient, investit les pensées de Roberte. À cette occasion, le lecteur découvre que la jeune femme se juge elle-même tout à fait digne de partager l'amitié indéfectible des deux hommes. L'unique cause d'éloignement du personnage de Roberte est donc due à sa condition de femme. En effet, Joseph Kessel divise la jeunesse en deux camps: d'une part la féminité, à la fois tendre, fraîche et rassurante, d'autre part une virilité sans faille et sans bornes dont la puissance et l'insolence sont les atouts principaux. Bien souvent, Joseph Kessel ne prête pas la même épaisseur psychologique à ses personnages féminins et s'applique à décrire leurs homologues masculins avec davantage de soin. S'ils sont subtilement décrits, le portrait de Roberte Elven ne tient qu'en trois lignes. Femme-amante, femme fatale, parfois femme-amie, la figure féminine ne tient pas chez cet écrivain une place capitale. Elle accompagne le sujet masculin, le distrait, l'éblouit par sa beauté, sa candeur et sa fraîcheur. Pour Kessel, la séduction féminine a définitivement quelque chose à voir avec les qualités que l'on attribue volontiers à l'enfance : fraîcheur, naïveté, spontanéité sont autant de caractéristiques dont les héroïnes doivent disposer pour avoir quelque espoir d'émouvoir et d'intéresser les figures masculines. À l'instar de son ami Ivan Vivant, Roberte Elven, que l'auteur compare à une plante élastique, séduit par sa souplesse, son aptitude à accueillir la vie telle qu'elle se présente :

Roberte avança vers l'atelier. Mais les deux hommes clouaient déjà les planches. Résister, quémander ? À quoi bon ? Ne valait-il mieux pas laisser emporter par la vie des souvenirs qui ne joignaient plus très bien avec les sentiments ? Puisque leur départ se faisait sans qu'elle le voulût, il était bon de l'accepter comme une étape, une borne, un signe. [...] Sa jeunesse, sa santé de plante élastique, la grâce qu'elle avait reçue en naissant de ne pouvoir s'attacher vraiment qu'à l'instant qui fond et qui fuit, aidèrent Roberte à embrasser, dans toute sa richesse, la merveilleuse espérance du soir en marche vers elle (*Edc*, p.48-49).

La jeune femme accepte de bonne grâce, avec une sorte de détachement, l'enlèvement de ses meubles et la disparition de sa vie luxueuse. L'allitération « *qui fond et qui fuit* » participe à rendre l'harmonie générale du moment, la douceur de vivre qui s'empare de Roberte malgré cette brusque saisie des meubles. La double insistance de l'auteur sur le « qui » rythme la phrase et lui donne des allures de berceuse propice à la rêverie. Légère, douce, et habile, ses amis masculins lui reconnaissent un don pour faciliter l'existence :

Le Droz regarda la jeune femme avec la gratitude que lui inspirait toujours son art d'alléger l'existence, de rendre inoffensifs les débats qui portaient des germes dangereux, de les dépouiller de toute gêne et de tout venin. Au cours de leur liaison et - ce qui était plus malaisé - dans son dénouement, Le Droz avait eu l'impression qu'elle échappait aux lois de la pesanteur. Avec quelle simplicité généreuse la jeune femme s'était séparée de lui ! (*Edc*, p.75).

Roberte Elven est l'incarnation de l'amante kesseliennne idéale. Amie fidèle, compagne de virées nocturnes, belle et intrépide, elle est la figure même de l'amitié. Possession de l'autre et exclusivité sont deux choses complètement étrangères au quatuor des *Enfants de la Chance*.

De plus, il nous faut noter que la personnalité de Kessel se réfléchit dans ses figures féminines autant que masculines. Nombre de spécialistes s'accordent à dire que son œuvre peut se lire à la lumière de sa personnalité, laquelle enrichit volontiers la vie intérieure de ses

protagonistes. La figure féminine apporte la tendresse et la candeur qui font défaut aux protagonistes masculins qui tiennent souvent de l'aventurier rude et implacable.

Au rebours des autres fictions de Kessel - dans lesquelles les personnages féminins sont relégués au second plan par les figures masculines - Roberte Elven occupe une place centrale dans le roman. Incarnation de la jeune femme de l'entre-deux-guerres, son émancipation permet son insertion au sein d'un groupe d'hommes, et légitime son besoin d'aventures. Il semble que l'animalité et la sensualité soient pour Kessel d'importants critères d'appréciation de la figure féminine. Les métaphores végétales ou animales parsèment *Les Enfants de la Chance* et s'associent tantôt à la figure de Roberte, tantôt à celle d'Ivan Vivant, protagoniste masculin tout en souplesse et en intrépidité.

Assez souvent chez cet auteur, le désir féminin se trouve en désaccord avec la pureté des grands sentiments. Femmes lascives et femmes vertueuses se partagent son œuvre habituellement sans nuances, mais curieusement, le personnage de Roberte semble se situer à la charnière de ces deux types féminins : si elle est tout à fait désirable et séduisante, elle n'est pourtant pas spécialement désirée par les hommes qui - à l'exception d'un seul - agissent envers elle comme des compagnons de fortune. Ni dévoyée ni ridiculement romantique, elle rétablit l'équilibre entre désir des sens et pureté morale, et se situe à la croisée des deux types féminins les plus fréquemment mis en scène par l'auteur. Son camarade Ivan Vivant admire sa bravoure et son intégrité :

Je ne connais personne d'aussi brave et d'aussi droit que toi. Un homme s'en tire d'une façon ou d'une autre. Mais une femme jeune, belle, avec ta

nature, qui n'acceptera jamais une combinaison... Risquer ce que tu risques, prendre le visage que tu as pris...(Edc, p.67).

Ainsi constatons-nous que lorsque Joseph Kessel choisit une femme pour en faire le personnage central de son œuvre, il la débarrasse de toute mièvrerie ou futilité. À dire vrai, il s'efforce de lui ôter ses penchants ainsi que ce qu'il considère comme étant des travers féminins. Ainsi, Séverine Sérizy (alias Belle de jour) tout comme Roberte Elven sont deux héroïnes aux nerfs solides, impétueuses et dénuées de toute sensiblerie. En outre, Roberte Elven possède des traits de caractère que l'on prête habituellement aux hommes : la vitalité, une forte personnalité de même qu'un indiscutable sens de l'honneur.

B.2. Les caractéristiques des personnages Kesseliens

S'il semble difficile de proposer une typologie claire et définitive des portraits kesseliens, il est néanmoins possible de relever quelques éléments récurrents dans l'œuvre de l'écrivain. Essayons d'analyser ces derniers à la lumière de notre corpus.

Kessel cherche à créer un horizon d'attente et à renforcer la lisibilité de ses fictions. D'où son intérêt pour les patronymes révélateurs qui amènent le lecteur à prévoir telle ou telle situation, tel ou tel trait de caractère. Les résonances du nom ou du prénom alimentent la rêverie et prédisposent le lecteur aux agissements des protagonistes. Gorgé d'imaginaire, un patronyme incite le spectateur, le lecteur, à ordonner les informations qu'il reçoit en fonction d'une consonance, d'une association d'idée. Il existe le plus souvent une relation entre le patronyme du protagoniste et son rôle dans la fiction. Par exemple, le prénom se substitue au patronyme lorsque l'écrivain s'attarde sur Lili,

la tenancière de bar. L'usage d'un seul prénom renforce l'extrême jeunesse d'un personnage encore en enfance ou l'impression de classe sociale défavorisée :

Devant un débit de la plus modeste apparence, situé près de la Place Pigalle, se tenait une très grosse femme en jupon. Le reflet fauve qui traversait la devanture jouait sur ses épais cheveux noirs roulés en un chignon négligent, dans les plis de son cou, au fond de ses larges yeux sombres.

-Lili nous attend, cria Vivant (*Edc*, p.55).

La mémoire dont tout un chacun dispose, l'incite à appréhender le monde d'une certaine manière. Le nom de Le Droz renvoie à des aptitudes physiques et à une attitude morale particulière. Français, certainement d'origine bretonne, il est la figure même du jeune aventurier à la fois rude et tendre, qui ne ploie devant personne ni ne s'effraie de grand chose. Son patronyme valorise le physique que Kessel nous donne à voir, celui d'un homme séduisant et large d'épaules, au corps vigoureux et à l'allure virile qui s'avère être le type même de « l'homo kesselianus » auquel s'attacha André Chanson¹⁹. Ce sujet kesselien typique, l'écrivain s'applique à en peindre le charme de la manière suivante :

Il était visible que Le Droz lui plaisait, autant que Vivant. Le metteur en scène était, plus qu'un Européen, sensible à sa vigueur, à sa santé et à son assurance. Le journaliste devina très vite l'empire qu'il exerçait. Et comme il savait se servir de ses armes naturelles, à la fin du repas Graham l'adorait (*Edc*, p.136).

Tels sont les atouts de séduction du personnage kesselien. Mû par une force intérieure et une agressivité latente, ce héros masculin se

¹⁹ Réponse de M Chamson au discours de réception de Joseph Kessel à l'Académie française.

caractérise également par son sens de l'honneur et sa détermination sans faille. Grisé par la quête d'un idéal, Jacques Le Droz correspond en tous points au type de l'aventurier kesselien et condense maintes caractéristiques que l'auteur distille dans chacune de ses fictions :

[...] Il aperçut un jeune homme vêtu d'un costume de sport, aux épaules athlétiques, aux traits violents et loyaux (*Edc*, p.26).

Ramon de Jasarte, le militaire espagnol, possède un patronyme que le lecteur relie à des pays du sud, à une sombre beauté méditerranéenne, à un tempérament à la fois sanguin et mélancolique. Kessel le décrit de la sorte :

Son visage magnifique et ses grands yeux sombres furent encore embellis par l'angoisse la plus tendre et le plus pénétrant remords (*Edc*, p.155).

Roberte Elven nous l'avons dit, est quant à elle dotée d'un prénom à consonance masculine tandis que la redondance de sons d'Ivan Vivant attribue au personnage une vivacité, une espièglerie qu'il possède bel et bien.

Tenons pour acquis le fait que, quelles que puissent être leurs différences, les héros kesseliens des *Enfants de la Chance* sont inflexibles aussi bien avec les autres qu'envers eux-mêmes. Hostile à la lâcheté (plus encore qu'à tout autre travers), l'univers kesselien forme et accueille des Hommes aux instincts libérés :

Un instinct, s'il est net de tout alliage, a toujours quelque chose de fort, de vierge qui force l'admiration. Il y en a lui cette pureté des animaux et des plantes que ne peuvent acquérir nos sentiments les plus raffinés. Les cœurs instinctifs sont purs sans qu'intervienne aucune notion morale, purs à la manière d'un vin, d'une pierre ou d'un poison, purs par leur violence et leur intégrité²⁰.

²⁰ KESSEL Joseph, Avant-propos, *Les cœurs purs*, Folio, Gallimard, Paris, 1988.

De manière générale, nous remarquons que Kessel se montre très sensible à la beauté plastique des corps. La poitrine haute de Roberte, sa démarche déliée, ses longs cheveux et ses reins souples. De même, il porte un regard érotisé sur les corps masculins et donne l'impression d'envisager les hommes à travers une perception féminine. Ainsi semble-t-il tout à fait fasciné par Roy Robinson, l'ami danseur d'Ivan Vivant :

Roy Robinson portait son costume de travail : un pantalon gris perle qui dessinait, ainsi qu'une étoffe mouillée, ses hanches étroites, son ventre actif et ses longues jambes enchantées. [...] Il suffit de quelques mesures tirées d'un piano, d'un saxophone et d'un banjo par trois mulâtres, il suffit du claquement des longs doigts de Roy et d'une ondulation de ses reins moirés, pour tout animer d'un vertigineux souffle noir (*Edc*, p.62).

B.3. Esthétique et gestuelle

En brochant des portraits rapides, elliptiques même, Joseph Kessel s'attache à la gestuelle de la jeunesse, de ses personnages. Amateur de voltiges, Ivan Vivant n'a de cesse de caracolier en tous sens. Frais, sportif, il possède une vigueur qui l'amène à exécuter des numéros d'équilibriste dans les bars et ne semble jamais las. S'il s'endort, c'est brutalement, sans artifices, de cette manière simple et fraîche, presque enfantine, qui accompagne tous ses actes:

Il s'allongea par terre et sombra d'un coup dans le sommeil sur son bras replié (*Edc*, p.63).

Outre les cabrioles et les coups d'éclat, Kessel dote ses personnages d'une épaisseur psychologique en choisissant également de les explorer par leurs actes quotidiens. Ainsi, l'écriture donne du corps aux actions

les plus infimes de la réalité quotidienne et enrichit les héros kesseliens en les enveloppant d'une attachante humanité. Participant à l'effet global de l'œuvre, ces instants éparpillés ici et là dans le tourbillon romanesque, augmentent l'intérêt du lecteur pour ces êtres de fiction dont il lit les vies à la lumière de leurs petits gestes quotidiens. Ainsi, Roberte, lorsque les déménageurs viennent saisir les meubles de son atelier et les livres que Le Droz lui avait offerts, se maquille pour se donner une contenance face à cette intrusion dans sa vie : « *Elle ne se décidait pas à se réveiller et mettait du rouge sur ses lèvres (Edc, p.48)* ». Quelques lignes plus loin, l'auteur nous dit qu'elle « *s'occupa avec soin de son maquillage plus difficile à équilibrer sur une figure légèrement touchée par la fatigue (Edc, p.49)* ». Cette simple précision nous renseigne sur la vie de Roberte et insiste sur le fait que, malgré le changement qui s'opère dans sa vie, l'héroïne garde le cap et, peut-être, se rassure dans ces gestes du quotidien. Parfois, plutôt que de décrire minutieusement les occupations nocturnes des personnages, Kessel choisit de se concentrer sur des temps suspendus, des pauses, qui en quelques mots, suggèrent plus qu'elles ne disent :

Quelques instants plus tôt Vivant et le Droz avaient déposé Roberte devant sa maison. Elle était en robe du soir et ses yeux se fermaient. Sa fatigue l'accablait si fort que, dans le bain où elle se plongea pour se débarrasser des scories nocturnes, elle fut surprise par le sommeil. Mais quand la femme de chambre lui annonça le nom du visiteur, Roberte retrouva, intense et joyeux, son goût de vivre (Edc, P.183).

Ce bref passage nous laisse deviner la fatigue de la jeune femme plongée dans une demi torpeur, ainsi que l'heure matinale de son retour chez elle. Cette courte plongée dans le quotidien de Roberte évoque les nuits fiévreuses qui happent le joyeux groupe, et leurs retours au petit matin dans une aube beige ou lorsque le soleil est haut

dans le ciel. Parfois, au détour d'une page, l'existence leur paraît morne et vaine, et l'auteur souligne le découragement des personnages, suggère l'impression éprouvée :

Puis, comme s'il revenait d'un voyage épuisant, il se sentit rompu, sans goût pour rien. Tout lui parut lointain, étranger, presque hostile : les rues, les maisons, et même ses amis (*Edc*, p.159).

Ces instants d'intimité des protagonistes avec eux-mêmes, avec leurs pensées, ces moments d'introspection ou de solitude leur permettent de mesurer leur dépendance vis-à-vis de cette existence superficielle, de prendre pleinement conscience de leurs états d'âme et de leurs contradictions. De cette façon, Kessel restitue la vie intérieure de ses personnages dans ses méandres les plus obscurs, dans leurs états de demi-actes et de rêveries. S'affirment alors leurs désirs, leurs accords ou désaccords envers eux-mêmes, les contours de leur désespoir ou de leur apaisement. Kessel souligne ainsi l'excitation fébrile de Le Droz à la pensée de créer son propre journal :

Les heures nocturnes coulèrent insensibles pour lui et radieuses, absorbées par les dessins, les chiffres, les visions. Le jour se leva quand il eut terminé (*Edc*, p.206).

L'utilisation d'un champ lexical maritime - ou en tout cas aquatique - (« coulèrent », « absorbées ») accentue l'intérêt, l'enthousiasme de Le Droz qui s'abîme de tout son être dans la réalisation d'un projet qui lui tient à cœur et pour lequel il nourrit une grande tendresse.

Ainsi, par l'exploration *a priori* anodine de petits gestes du quotidien, Kessel jette une lumière vive sur les arcanes de la conscience des personnages, sur leurs zones troubles et leurs instincts profonds. Les actions d'importance, les grands événements et les rebondissements de la fiction, toujours émaillés de ces bribes

d'intimité, n'en ressortent que davantage aux yeux du lecteur qui, grâce à cette palette de menus actes ordinaires, se rapproche des protagonistes et s'approprie leurs péripéties. Le moment du coucher, lorsque le quatuor rentre rompu de fatigue, celui du dîner ou encore du réveil, sont autant de fragments de moments sur lesquels se fixe légèrement l'écrivain avant de redonner du mouvement aux personnages qui ne cessent de se jeter vers l'avant. Autrement dit, l'écriture alterne entre menues pauses et grands jaillissements d'énergie.

C- Présence et fonction des topoi

La crise du roman qui ébranle les fondements du monde littéraire dans les années vingt n'affecte pas Joseph Kessel. Le climat change dans les années 1930 et apparaissent de nouvelles valeurs qui transforment le roman et suscitent des considérations de toutes sortes. Désireux de sortir du cadre traditionnel et de proposer une nouvelle structure au genre romanesque, de nombreux écrivains se penchent attentivement sur ses enjeux en tâchant d'en soulever les problèmes essentiels. En marge de ces questionnements, Kessel continue de produire des romans aux structures traditionnelles et n'affiche aucun mépris pour les intrigues qu'il développe, continuant à articuler le récit et à donner l'illusion du réel. Véritable conteur, l'écrivain narre une histoire à laquelle il tente de donner l'apparence de la réalité, supposée entraîner le lecteur à sa suite et le distraire au gré des pages. Les clichés - formules ou lieux communs devenus banals à force d'être utilisés - abondent dans *les Enfants de la Chance*, de même que

certains stéréotypes linguistiques chers à l'écrivain, sur lesquels nous nous attarderons dans un second temps.

C.1. Les stéréotypes d'une époque

Le stéréotype, le poncif, possèdent une fonction de communication assez forte et créent une connivence entre le lecteur et l'auteur. Ils sont en quelque sorte un code textuel qui prépare le lecteur à appréhender la lecture d'une certaine façon, sous un certain angle. Par son biais, le lecteur reconstitue un ensemble et découvre le texte, puisqu' « aucune littérature ne se développe en vase clos²¹ », à la lumière de ses lectures antérieures et de son propre héritage culturel. Certains ressorts romanesques sont fréquemment utilisés par Kessel qui reprend et développe des topoi connus de la littérature qui s'inscrivent dans une mémoire culturelle commune et dont il fait des motifs narratifs récurrents dans son ouvrage. Plus que de stéréotypes, il s'agit de thèmes, d'aventures typiques de l'époque des années 1920-1930. Dans son ouvrage, Kessel reprend et réinterprète à sa guise des éléments bien souvent rencontrés dans d'autres littératures, qu'elles soient européennes ou anglo-saxonnes. La présence de l'aviateur, du journaliste, du militaire et d'une jeune femme séduisante comme personnages principaux de sa fiction, inscrit *Les Enfants de la Chance* dans la plus pure tradition romanesque. L'effervescence festive s'offre comme une métaphore de l'aventure et permet l'étourdissement des sens et l'exubérance. La prise de risque, la montée d'adrénaline, le vertige de l'imprévu et le plaisir de se mesurer au hasard concourent à rompre avec le quotidien des personnages et à donner un souffle

²¹ VAN TIEGHEM Philippe, *Les influences étrangères sur la littérature française*, PUF, 1961

aventureux à la fiction. La voltige d'Ivan Vivant et l'aviation sont un réservoir de rêve et d'imaginaire. Nul doute que l'aviateur est au XXe siècle ce que le marin fut au XIXe siècle : la figure type de l'aventurier. Les trajets aériens, longtemps peu sûrs, recomposent les éléments fondateurs de l'aventure (le risque, le danger, la confrontation avec les éléments naturels). Paradoxalement, lorsque les auteurs des années 1930 s'attachent à la représentation d'aviateurs aventuriers, c'est pour mieux renforcer le souffle épique qui porte ces fous de la voltige aérienne et les démarquer des aviateurs précautionneux, à une époque où pourtant, l'avion devient un moyen de transport plus sûr et moins hasardeux. Vitesse et risque affranchissent des contraintes et amènent le personnage à se dépasser, à se confronter à des éléments irrationnels et dangereux. Kessel développe avec plaisir les prouesses accomplies par Ivan et Le Droz au début du roman ainsi qu'au moment du sauvetage de Ramon de Jasarte qui clôt le récit :

Mais Le Droz, à la portière ouverte, attendit. Et quand la pente lui apparut, il sauta seul. Puis il se rua, comme lancé par une catapulte, dépassa de ses foulées puissantes l'avion hésitant, et, à l'instant même où celui-ci allait s'engager sur l'inclinaison mortelle, s'arc-bouta, devint de roc, le reçut sur les épaules, le cala, le soutint, épuisa dans ses muscles les derniers tressaillements de la machine et ne glissa sur ses genoux qu'en le sentant bloqué (*Edc*, p.241).

Les travestissements, le danger, la clandestinité, les romances et les secrets sont autant d'éléments conventionnels que Kessel n'hésite pas à placer dans ses écrits. Ainsi, Ivan invente-t-il une situation qui leur permette - à ses amis et lui - d'approcher Villa-Cisneros où est emprisonné Ramon sans susciter d'interrogations sur le but de leur escale :

-[...] Oui décidément c'est très bien. Tu es le fiancé de Roberte, riche, sportif, engoué d'aviation. Je suis mécanicien. Vous allez chasser au Sénégal. La route est facile. De Casa, il suffit de suivre la côte (*Edc*, p.211).

Ragaillardi après une baisse de moral, Jacques le Droz déclare vivement à son ami Ivan : « *On va boire, bagarrer, enlever les femmes, vivre et réussir (Edc, p.121) !* ». Correspondant à la vie rêvée d'un aventurier, Jacques (autrement dit Kessel) reprend ici les éléments fondateurs de l'aventure : les rixes qui mettent à l'épreuve la virilité des hommes et les confrontent au danger et à la prise de risque, le succès auprès des femmes, les nuits de beuverie et la réussite à la fois sociale et individuelle.

Les voltiges aériennes, les altercations, sont des moments durant lesquels les héros s'affranchissent des règles de vie habituelles et expriment leurs instincts profonds et libérateurs. Une sorte de magie opère, qui place le protagoniste dans un état de fébrilité et d'envoûtement irrationnel. Ressort fréquemment utilisé par Kessel et pourtant absent de notre ouvrage, l'attrait de la drogue et ses dangers est un thème propre à la littérature de cette époque. Liée à la notion de plaisir, représentant une forme d'évasion artificielle, elle plonge les personnages dans un état de semi torpeur, et est un élément fréquent dans la littérature des années 30. Ces clichés alors en vogue peuplent très généreusement les fictions d'Hemingway et de F.S Fitzgerald. La figure de l'homme lassé par le tourbillon de sa vie nocturne, la consommation d'alcool et la vie trouble sont autant de thèmes récurrents chez ceux qui ont fait partie de la « génération perdue²² », expression employée pour désigner les écrivains de l'entre-deux-guerres sacrifiés par la première guerre mondiale et qui n'en sortirent

²² Terme inventé par Gertrude Stein pour désigner le courant littéraire américain de l'entre-deux-guerres.

pas totalement indemnes. Fitzgerald explore les fêlures de jeunes gens aux existences pourtant dorées, qui évoluent dans un microcosme mondain d'artistes et de personnages oisifs et désœuvrés. Chantre d'une génération désenchantée, Fitzgerald, un peu à la manière de Kessel, noie ses personnages dans l'alcool et les extravagances pour mieux jeter un regard lucide sur le monde qui est le sien. Cependant, à l'inverse des héros kesseliens, nul élan, nul goût de vivre n'est assez fort chez les personnages de Fitzgerald pour leur éviter le désastre. Hemingway, autre figure d'écrivain aux allures de boulingueur rude et attachant, s'attache à la description de Montmartre et Montparnasse, cadre parisien où fourmillent marginaux, artistes et gens de la bohème. Dans *Paris est une fête*²³, l'écrivain fait le récit de sa propre existence désargentée dans le Paris des années folles. Il y côtoie les personnalités artistiques et littéraires en vogue à l'époque, tels Fitzgerald ou Gertrude Stein. Les lieux mythiques parsèment son roman, de cette même manière qu'a Kessel d'emmener le quatuor des *Enfants de la Chance* d'un débit de boisson montmartrois à un autre.

C.2. Entre stéréotypes et inventions

S'inscrivant dans la plus pure tradition romanesque, les lignes directrices des *Enfants de la Chance* résident dans l'étude des passions, dans l'élaboration d'une séduisante galerie de personnages que le lecteur suit au gré des pages, et dont les péripéties s'enchaînent et s'intensifient. Néanmoins, Kessel détourne parfois certains codes. Par exemple, nous avons vu que Roberte Elven, l'unique héroïne féminine, si elle est belle et successivement la maîtresse des trois protagonistes,

²³ HEMINGWAY Ernest, *Paris est une fête*, Folio, Gallimard, Paris, 1973.

ne semble pas spécialement rechercher l'amour mais plutôt l'amitié. Kessel rompt en quelque sorte avec le romanesque traditionnel qui l'aurait davantage incité à développer une histoire sentimentale plutôt que le récit d'une profonde et sincère amitié.

Écrivain épris d'un monde peuplé de créatures interlopes, il observe et analyse les disparités entre les classes sociales, montrant une nette préférence pour le potentiel romanesque des bas-fonds de Paris, de Russie ou d'ailleurs. Utilisant des trames narratives conventionnelles, il choisit une panoplie de risques, d'accidents, de nuits arrosées et d'histoires impossibles pour produire les effets que le lecteur escompte. Employant un discours codifié qui entoure le héros des romans populaires, Kessel n'hésite pas à forcer les traits, quitte à se hasarder jusqu'à la caricature. Dans *les Enfants de la Chance*, l'essentiel du romanesque repose d'abord sur la jeunesse des personnages et le décor dans lequel ils évoluent. Bien sûr, s'ajoutent à cela des surprises, des retournements et rebondissements - ainsi qu'une sorte de hasard truqué que l'écrivain aime appeler du nom de « chance » - qui contribuent grandement à créer une trame romanesque cohérente qui séduit le lecteur. Lors de leur premier dîner en tête-à-tête, alors qu'ils ne se connaissent pas encore, Jacques Le Droz en fait la description suivante à Roberte :

La chance, la vraie, la secourable, forte et mystérieuse chance, elle est dans la chair digne de la porter, dans le cœur fait pour la nourrir. Elle est une sécrétion, un rayonnement (*Edc*, p.37).

Selon le journaliste, elle est une grâce faite à ceux qui en valent la peine, un merveilleux don accordé à ceux qui disposent de toutes les facultés pour en jouir pleinement.

Les hasards miraculeux - ressort typique de l'aventure - parsèment le livre, par exemple lorsque Ramon de Jasarte retrouve ses compagnons dans un bar parisien, quelques mois après les avoir rencontrés au Maroc :

[...] Ramon les embrassa. Ils le secouèrent, le bousculèrent, l'étourdirent de leur surprise, de leur joie, de leurs cris sans suite (*Edc*, p.152).

Kessel lui-même dit s'être laissé guider par le hasard et l'intuition dans sa vie d'homme et durant sa longue carrière de journaliste. Ainsi tel événement s'impose à lui, telle action semble lui tendre la main. Ce même hasard, ces mêmes forces qui semblent gouverner sa vie et l'entraîner sur des voies de toutes sortes, il les transcrit dans ses romans et les utilise comme ressorts essentiels de sa trame narrative.

Parfois les scènes d'action versent dans le mélodrame (notamment lorsque le quatuor envisage le suicide collectif pour mettre fin à leurs difficultés financières) mais le suspense narratif est conservé grâce à la dimension épique que l'écrivain prête très généreusement à ses personnages. La mort est souvent envisagée sans crainte, presque avec panache : « *Qu'est-ce que la mort ! dit-il. C'est tellement aisé, rapide et noble (Edc, p.156)* » s'exclame un des personnages. Là encore, leur extrême insouciance ne les laisse pas deviser plus longtemps sur ce thème qu'ils jugent obscur et qui « *manque pour eux de perspective, de mystère. La façon dont ils allaient terminer la nuit leur sembla d'un intérêt plus puissant (Edc, p.157)* ».

Le roman fourmille de figures codifiées qui, si elles ne semblaient pas si naturellement, si parfaitement incluses, pourraient le surcharger. Les notions de courage et d'héroïsme parsèment l'œuvre

de Kessel et nous pouvons établir une comparaison avec Hemingway, dont l'œuvre se réfère fréquemment à ces mêmes vertus morales :

Si les qualités morales ont des odeurs, le courage a pour moi celle du cuir fumé, ou d'une route glacée, ou l'odeur de la mer quand le vent fauche la crête d'une vague ²⁴.

De la même façon, Hervé Laroche pointe du doigt tout un ensemble de clichés littéraires très couramment employés dans la littérature²⁵, sorte de stéréotypes linguistiques que nous retrouvons en assez grand nombre dans *Les Enfants de la Chance*. Ainsi, les personnages ne sont jamais attirés par les débits de boisson mais « *happés* » par les « *feux* » et non les lumières. Ils répondent à l'appel de leur sens et éprouvent « *un impérieux besoin* » d'agir.

En inventant le personnage d'Ivan Vivant, l'écrivain explore les potentialités subordonnées à la mise en scène d'un jeune homme hors de toute réalité. Véritable saltimbanque, Ivan, l'« *ouragan humain*²⁶ » est l'image même de la fraîcheur, de la candeur et de la jeunesse. Plutôt asexué, bon camarade, il est une invention kesselienne rare dans les fictions des années 1930. Certains traits du journaliste qu'est Joseph Kessel transparaissent dans *Les Enfants de la chance*. La minutie qu'il apporte à certains détails techniques, le souci d'un vocabulaire précis et renseigné - notamment en ce qui concerne l'aviation - sont de menus détails qui permettent de souligner certains stéréotypes journalistiques (par exemple, la grande attention portée aux événements historiques). Concernant la caractérisation des personnages, Kessel reprend et développe les éléments traditionnels du roman du début du XXe: la

²⁴ HEMINGWAY Ernest, *Mort dans l'après-midi*, Gallimard, Paris, 1972.

²⁵ LAROCHE Hervé, *Dictionnaire des clichés littéraires*, Arléa, Paris, 2004.

²⁶ *Les Enfants de la Chance*, p.116.

jeune femme est belle et porte les cheveux longs, les hommes virils et séduisants. En évitant les nuances, l'écrivain développe volontairement le stéréotype. Il entend faire saisir au lecteur les lignes de force conflictuelles qui opposent les personnages aux structures sociales, leurs démons intérieurs et la confrontation avec la vie extérieure. Il ne cherche pas à instiller le doute, à teinter son propos de précautions : il vise à faire éprouver au lecteur une sensation forte, un déchirement intérieur ou une joie immense. Écrivain de l'action, il donne vie à des personnages qui ne s'encombrent guère de demi-mesures et se consomment dans une existence immodérée.

Ainsi, la plupart du temps, la connivence avec les lecteurs semble s'établir par l'appel aux stéréotypes linguistiques les plus rebattus. Kessel crée pourtant des images neuves :

L'air est une huile précieuse et légère²⁷.

Ou encore, dans *l'Equipage*:

Au moment où l'ombre lavait la tache d'encre que la nuit faisait aux vitres²⁸.

L'assemblage des mots est réussi, novateur et sans conteste, le lecteur savoure ces phrases aux accents légers et cristallins. La grâce des mots opère, la parole semble neuve.

²⁷ KESSEL Joseph, *Belle de Jour*, NRF, Gallimard, 1928, p.141

²⁸ KESSEL Joseph, *L'Equipage*, Gallimard, Paris, 2002, p. 163

II. L'autre dans la fiction romanesque

A- Qui est cet autre ?

Le motif de « l'autre » apparaît explicitement dans le reportage que Kessel avait ramené d'Afghanistan en 1956 :

Je ne compte plus au cours de ma vie, ces départs à l'aube, dans les pays lointains, où le monde, silencieux et frais, semble naître et s'ouvrir à l'amitié de l'homme...²⁹

Toute l'œuvre de Kessel semble pouvoir être lue à la lumière de cette citation. Celle-ci donne à voir un écrivain connecté au monde qui l'entoure, attentif aux sollicitations des hommes qui croisent son chemin. D'une curiosité insatiable, entretenant un désir toujours plus grand - presque vertigineux - pour ce qui lui échappe, il porte un regard interrogateur sur l'humanité. Chaque homme, chaque ville et chaque pays lui apparaissent comme des destinations attrayantes dès lors qu'il s'agit d'aller à la rencontre des hommes. Parce que l'on se définit toujours par rapport à ses semblables, que l'on évolue parmi eux et auprès d'eux, Kessel tient une place d'observateur attentif. Ayant brisé ses structures habituelles, il va au-devant des autres dans des territoires inconnus, se mêle à ceux dont il ignore tout du mode de vie, des états d'âme et des tempéraments. L'empathie qu'il éprouve pour autrui n'exclut pas une grande acuité dans l'observation qui l'incite à écrire pour mieux rendre compte des sollicitations humaines et des destins qu'il a croisés sur sa route. Il ne considère pas l'autre

²⁹ KESSEL Joseph, *Le jeu du roi : Afghanistan 1956*, Tallandier, coll. Texto, Paris, 2010, p.85

comme étranger indésirable, mais seulement différent de lui. Il ne juge pas en fonction de son système de valeurs, et se détache de sa propre culture.

S'il ne préconise pas, à proprement parler, la connaissance de soi pour accéder plus aisément à celle d'autrui, Joseph Kessel privilégie néanmoins l'observation du dehors, du monde qui l'entoure, afin de se déprendre de son « moi » connu pour mieux absorber les apports extérieurs. Nous y reviendrons et nous verrons alors en quoi la rencontre avec l'autre peut se révéler fondatrice de la connaissance de soi.

À l'instar de nombreux écrivains voyageurs toujours en partance pour d'autres ports, d'autres continents, Kessel n'hésite pas à substituer le « il » au « je » afin que sa propre personne ne bouche pas l'horizon de ses rencontres. Il fait preuve d'un intérêt immodéré et sans cesse renouvelé pour une humanité étrange à laquelle il s'attache à travers tous les niveaux sociaux. Ses nombreuses lectures - Kessel dévore la littérature russe et les romans populaires français - et son expérience de journaliste l'amènent à appréhender les différentes strates sociales. Il met en relief les iniquités sociales, la misère humaine et le dénuement de certains peuples. Kessel exprime tout le tragique de la condition humaine et la splendeur, parfois cruelle, du monde. Il se plaît à souligner les traits spécifiques de tel ou tel peuple, les caractéristiques physiques, les habitudes et les singularités des hommes. Habiter le monde dans sa diversité humaine, tel est le désir de l'écrivain.

Autrui revêt bien des aspects. La plupart du temps, il est celui auquel on ne peut s'identifier car différent de nous, en-dehors de nos habitudes et de notre perception ordinaire. Il est celui qui dépasse la structure de nos coutumes, le cadre de notre routine. Manifestement,

il est également un sujet de questionnement, un mode de pensée inhabituel, une zone indistincte et floue dans laquelle l'écrivain, puis le lecteur, plongent afin de tenter de mieux la définir. Lorsque ses pérégrinations l'amènent en terre lointaine, le rapport à l'autre se complexifie, la barrière de la langue créant une sorte de gouffre vertigineux qui pourrait empêcher la communication. Homme d'instinct avant d'être un homme de lettres, Kessel entretient avec l'autre un rapport physique simple - permettant l'entente et la connaissance - basé sur de petites choses élémentaires : échanger une gourde d'eau lorsque le soleil poussiéreux darde ses rayons, apprécier l'ombre d'une habitation ou l'hospitalité de l'occupant. Ses romans, ses reportages sont à cet égard très précieux puisqu'ils constituent un témoignage sur les modes de vie de l'autre en tant qu'être différent de nous.

Sous un autre angle d'analyse, autrui est également celui auquel nous pouvons nous identifier car il nous ressemble par certains aspects. Il peut être le miroir de nos propres actes, le reflet de nos limites et de nos désirs. En effet, on perçoit sûrement mieux le mode de raisonnement et le fonctionnement d'un tiers qui nous est semblable. Une grande disponibilité d'esprit habite Joseph Kessel ; il s'efforce d'approcher au mieux les états d'âme de ceux que le hasard amène sur son chemin. Il partage avec eux des bribes d'humanité auxquelles s'ajoutent une tendresse et une empathie caractéristiques de l'homme et de son écriture. Quoi qu'il arrive, il tente d'avoir une vision positive des autres, qu'il accepte avec leurs différences culturelles et sociales. Le style Kessel réside en grande partie dans la nature des regards qu'il porte sur l'autre : humbles, chaleureux, bienveillants, toujours curieux. Perméable à l'être humain, à ses passions et ses désespoirs, il aime la vie dont - à force de voyages, d'investigations et d'expériences - il connaît les horreurs et les déroutes. L'écriture lui permet de

rétablir l'équilibre entre la beauté et la laideur dont le monde est peuplé, de donner à voir le négatif et le positif, la grandeur humaine, sa cruauté et sa vulgarité.

Par ailleurs, il semblerait que Kessel aime l'autre dans sa singularité. Ce faisant, il aborde non pas « l'autre » mais « les autres », prenant le temps, dès qu'il le peut, de tisser des liens avec ceux qu'il est amené à rencontrer. Les généralisations l'effraient, elles enferment et jamais n'offrent la possibilité de prendre le temps de comprendre. Sa vie durant, il a tenté de se prémunir d'un certain désenchantement en appréhendant l'être humain dans ce qu'il offre d'unique, de son aspect le plus beau jusqu'à l'acte le plus vil. Sa curiosité le conduit à s'ouvrir aux créatures qu'il rencontre, sans se soucier de préjugés nationaux ou sociaux. Voulant abandonner tout jugement, Kessel s'efforce de rencontrer, connaître, et donner à voir. Cela étant, il est difficile de se désengager de sa culture et des modes de perceptions du monde qui nous sont propres. Néanmoins, Joseph Kessel entretient un désir permanent de compréhension à l'endroit de tous les êtres et s'applique à s'interroger sur son point de vue afin de se représenter l'autre au plus juste, sans l'évaluer à l'échelle de normes sociétales fondées sur d'autres valeurs que celles dans lesquelles évoluent les hommes qu'ils côtoient. Mêlant universalité et singularité, Kessel questionne les disparités de la condition humaine et se laisse envoûter par la différence. Véritable leçon à portée universelle, ses récits visent à éprouver l'inconnu.

Ainsi, autrui peut avoir bien des visages. Représentation de l'inconnu, double de nous-mêmes, il peut également être un modèle, ni complètement différent de nous, ni tout à fait semblable : celui en qui nous cherchons le meilleur de nous-mêmes. L'homme, la femme, l'enfant que rencontre Kessel en Asie ou en Afrique n'est pas si éloigné

de lui. Il est l'incarnation d'une société différente, une image qui pourrait fort bien s'apparenter à celle de Kessel s'il avait été élevé dans une structure sociale autre que celle qu'il a connue. Différent de lui, cet « *étranger essentiel qu'est l'autre*³⁰ » ne l'est pas tant que ça. Fondu dans des normes qui ne sont pas celles de l'écrivain, ce dernier devine en cet être aux habitudes et à l'histoire différentes un reflet de sa propre personne. Tout homme a parfois besoin d'éléments révélateurs, de déclencheurs pour se voir en pleine lumière. La rencontre avec l'autre, chaque fois différente selon l'individu, mène hors des sentiers balisés et favorise une renaissance - en tout cas de notre regard - qui nous conduit à nous envisager sous un jour nouveau. Parce qu'une rencontre amène toujours à éprouver le plaisir, l'effroi, la confiance, l'admiration ou le mépris, elle est constitutive de notre propre évolution. Celui que je juge - positivement ou négativement - me conduit à réfléchir sur ma propre conduite, sur mes zones d'ombre et mes travers. Des difficultés naissent de cet affrontement, de cette confrontation avec autrui qui joue un rôle primordial dans notre devenir. De cette manière, nous allons voir que l'Autre, qui nous fait éprouver à la fois le connu et l'inconnu, constitue un véritable cheminement initiatique dans la connaissance du « Soi ». Le Droz, lors de sa rencontre avec Roberte Elven, s'étonne et s'enthousiasme devant sa capacité à apprécier ceux qu'elle rencontre :

- Vous devez être très heureuse, dit Le Droz pensivement. J'entends par là que, prenant une mesure aussi exacte des gens, de vos goûts et de vos désirs, vous êtes toujours quitte avec vous-même (*Edc*, p.36).

De cette façon, la rencontre avec l'autre conduit Roberte à mieux se connaître, à juger de ses préférences et de ses enthousiasmes. De la

³⁰ WALLON Henri, *Le rôle de l'autre dans la conscience du moi*, Paris, 1959, P. 277

même manière, cette meilleure connaissance d'elle-même lui évite certaines désillusions dues à la déception de ne pas toujours être en phase avec son interlocuteur. Selon elle, pourvu que l'on soit franc, on ne peut connaître aucune réelle déconvenue :

Il faut toujours savoir où l'on va et avec qui. Vivant est clair comme de l'eau de source. Je ne peux lui demander que cela (*Edc*, p.36).

B- De la rencontre avec l'autre à la découverte de soi

Le propre de l'écrivain voyageur est de conjuguer le voyage et l'écriture, la rencontre d'autrui et la narration pour restituer un « ailleurs » qu'il a expérimenté. Chaque écrivain dit le monde à sa manière et en épouse la respiration d'une façon personnelle. Il s'inspire de ses rencontres, de ses périples pour esquisser les contours d'un voyage qui bien souvent l'amène, au-delà des frontières géographiques, à se connaître lui-même.

En s'appuyant sur la réalité, l'écrivain cherche avec plus ou moins d'acharnement une contrée intérieure qui puisse être le lieu de tous les dépassements. Cela dit, les réflexions personnelles ne bouchent jamais l'horizon. L'écrivain voyageur, s'il se place au centre de son périple en s'éprouvant lui-même, se laisse dériver et s'attache à approcher l'inconnu. Le voyage - lors duquel l'esprit gagne en liberté, hors de toute structure sociale et familiale - incite à se dépouiller de soi-même et à s'oublier au gré du périple. L'esprit s'émancipe et appelle une dépossession de soi qui paradoxalement, tout en menant à une plus profonde connaissance de nous-mêmes, est une étape nécessaire dans la construction d'une relation avec l'Autre. La rencontre avec autrui peut s'envisager comme quête de soi, au sens où

l'on se découvre grâce au contact avec un tiers. Parfois, le voyage, l'ailleurs, agissent comme des révélateurs et nous permettent de devenir ce à quoi l'on aspirait au plus profond de nous-mêmes, sans toutefois le savoir ou se l'avouer. Tout récit de voyage est une superposition plus ou moins consciente d'un voyage géographique et d'un voyage imaginaire. Il lie la notion de vécu et la retranscription littéraire, instaurant un décalage entre la résurgence du vécu dans la fiction et le temps de l'écriture. Ce décalage entre la rencontre avec l'autre et l'écrit engendre bien souvent la dramatisation de la fiction romanesque. L'homme qui voyage, qui éprouve, est différent de celui qui rédige. Ainsi, un épisode vécu de telle manière par l'écrivain sur le moment ne sera pas rendu de la même façon dans le récit qu'il en fera ultérieurement. Par exemple, Kessel a ramené de son séjour en Afghanistan un long reportage en 1956 et son célèbre roman *Les Cavaliers*, qu'il ne publia qu'en 1967. L'écrivain donne un souffle différent à la fiction, étire certains moments, dramatise et intensifie les épisodes, ajoute un héroïsme qui transparaît à peine dans le reportage. L'œuvre naît d'une réalité que Kessel construit ou déconstruit au fil du temps et au gré de ses désirs. La frontière entre le réel et la mise en mots est perméable. Elle facilite la connaissance que l'écrivain a de lui-même, en le confrontant à sa propre façon de vivre les faits et de les écrire.

L'homme, la femme, l'enfant s'avèrent être parfois aux yeux de Kessel « *celui en qui nous cherchons le meilleur de nous-mêmes* ». L'autre peut devenir le miroir de sa propre personne, de sa propre existence et l'exotisme, c'est parfois soi dans le regard de l'autre. Comprendre, communiquer, sont les deux grands axes de la vie que l'écrivain développe à chaque voyage, à chaque départ. Refusant de se rendre maître et possesseur de ce qui l'entoure, Kessel tend la main au

monde, désirant l'accueillir pleinement. Son irrépressible besoin de mouvement le pousse sans cesse vers l'Autre. Il narre avec une inflexion de tendresse les plus brillantes aventures, les personnalités les plus extraordinaires qu'il a croisées, des brigands aux politiciens, et puise en chaque être ses propres craintes, ses doutes, ses élans qui lui permettent à son tour de mieux se construire, de se connaître avec davantage de profondeur. Néanmoins, c'est à un même clan voué au vagabondage et à l'aventure que Joseph Kessel s'attache tout particulièrement. L'aventure est le thème privilégié de ses écrits, élément essentiel de sa vie d'homme et de journaliste. Il est manifeste que les difficultés pratiques des voyages, les embûches, les heurts et les chaos ainsi que les bouleversements humains soudent les hommes, les révèlent à eux-mêmes. Dans ces situations extrêmes, la profondeur humaine apparaît, l'amitié se développe, des liens étroits se tissent ou se défont. Ce sont ces points forts, ces moments de rupture, ces passerelles émotionnelles que Kessel ne se lasse jamais d'explorer, de narrer et de mettre au jour.

Selon Victor Segalen, « *les voyages au loin sont des voyages au fond de soi* »³¹. L'autre révèle à l'écrivain, au « découvreur », ses propres insuffisances, ses lacunes, en même temps que l'étrangeté de ses propres mœurs. Partir permet l'appréhension de nouvelles cultures, de mentalités différentes et ce décalage entre l'ordinaire et l'extraordinaire favorise le retour sur soi qui permet de juger de ses propres limites à l'aune de ses expériences en territoire inconnu. La quotidienneté nous rend familiers à nous-mêmes, oublieux de nos aspirations et de nos craintes. Aller au-delà des frontières que nous connaissons - géographiques ou humaines - est une manière d'être au

³¹ SEGALÉN Victor, *René Leys*, Le livre de Proche, Paris, 1999, p.33.

monde et incite à se tenir attentif et disponible à ce qui est donné. Les yeux décillés, à l'écoute du monde qui palpète, Kessel se tient à l'affût de nouvelles aventures à vivre, n'en connaissant parfois ni la destination ni le chemin y menant, désireux d'accepter et de prendre en toute humilité ce qui lui sera proposé.

L'étranger devient alors le double de l'écrivain, il endosse le rôle métaphorique de la distance que nous devrions toujours prendre par rapport à nos propres personnes, nos manières d'être et d'agir. Il nous renvoie une image de nous plus ou moins cruelle, plus ou moins flatteuse, et nous force à considérer nos coutumes, nos actes, sans le prisme ordinaire de l'habitude. De plus, il est important de noter que la différence assure l'intensité de la sensation. L'écrivain, le voyageur, le simple promeneur, est plus réceptif à l'égard des choses nouvelles qui lui semblent exotiques, étrangères, sortant de l'ordinaire. Notre perception en est accrue, notre plaisir, notre écoeurement, notre joie décuplés. Joseph Kessel, comme nombre de voyageurs, semble éprouver l'autre et l'ailleurs sans jamais cesser d'être lui-même. Autrui devient le miroir de ses attentes, de ses troubles et enrichit le voyage de l'écrivain, qui est à la fois un itinéraire extérieur et un itinéraire intérieur dont la structure tout aussi complexe l'incite à pénétrer au cœur de lui-même. L'écrivain-voyageur se laisse engloutir par un monde qu'il ne connaît pas encore pour en sortir en y ayant finalement puisé le meilleur de lui-même. Persuadé que le meilleur de son être était à chercher dans l'ailleurs, Kessel s'est évertué à aller à la rencontre de frères inconnus auprès desquels il se sentirait grandi. Ainsi, le détour par l'autre favorise l'émergence du soi - en tout cas d'un soi parfois méconnu - et encourage la quête d'une identité personnelle. L'autre me décentre, il m'élargit et me fait vivre une existence qui n'est plus tout à fait mon existence puisqu'il y prend

part. Le Moi n'est plus souverain. Selon Levinas, cet autre est à considérer avec attachement puisqu'il est celui duquel peut découler l'évolution personnelle, la confrontation profonde avec des « moi » ignorés. La présence de l'Autre est un appel à une remise en question, elle est féconde et enrichissante. De cette rencontre avec l'autre découle l'exploration des profondeurs de son moi qui permet de rencontrer le moi ignoré. Celui qui écrit entremêle ce qu'il est au moment de la rédaction, ce qu'il fut durant le voyage et ce qu'il sera lors d'une prochaine aventure. L'être passé et l'homme présent se lient pour raconter les souvenirs qui flottent dans une mémoire. Si l'on écrit pour se perdre, parfois pour se retrouver, l'on écrit également pour devenir. Les mots, les souvenirs, les lieux amènent l'écrivain à se forger une identité qu'il n'avait pas avant son voyage, qu'il n'avait pas non plus avant l'écriture. De même, ce qu'il était lors de son voyage n'a plus grand chose de commun avec ce qu'il est au moment de l'écriture, qui reconstruit la vie et la remodèle. En suivant Kessel dans le dédale de ses publications, nous nous apercevons qu'il inscrit toujours dans son œuvre cette quête humaine, cette tendresse empathique dont il fait preuve à l'égard des êtres qu'il rencontre. Pétrie d'indulgence, voire même de bienveillance, son œuvre alterne entre préoccupation pour l'autre et interrogation sur soi-même. L'autre développe l'apprentissage du soi. L'étranger, puis bientôt l'ami, place Kessel face à lui-même.

Parfois, lorsque se supporter soi-même devient un trop lourd fardeau, la connaissance, la découverte des autres permet de s'oublier un peu, de se départir de soi. Se perdre, se délester de soi et de ses erreurs pour mieux se découvrir, voici ce qui bien souvent attise le désir des voyageurs de prendre le large. L'espace réel se confond bientôt avec l'espace imaginaire de l'écrivain. Stevenson l'affirmait :

« *Le dehors guérit*³² ». En effet, il pousse les hommes aux confins d'eux-mêmes, les exhorte à se découvrir, à se dépasser physiquement et moralement, à prendre peur parfois, mais toujours à embrasser la vie dans ses doutes et ses déroutes. Le voyage est libérateur, même purificateur. La lenteur, le dépouillement des déserts, le dénuement de certains voyageurs, les fatigues et les souffrances physiques sont autant d'éléments qui vident l'esprit de ses tourments pour ne lui laisser dans le meilleur des cas, qu'une sensation de paix et d'harmonie pour ce qui l'environne. En ce sens, la route est libératrice. Lorsque l'esprit s'apaise, le rapport au monde se fait plus direct et l'expérience enrichissante.

C- La jeunesse : un regard neuf sur le monde

Peu d'auteurs ont tenté de dire avec autant de force dans leur oeuvre l'expérience de l'altérité, et surtout, celle de la jeunesse à laquelle Kessel consacre la majeure partie de ses romans.

Le mythe de la jeunesse s'enracine dans les profondeurs de la conscience humaine. Il dépeint l'inévitable regret des forces évanouies et des amours dissipées, développe les désillusions de l'âge mûr, la perte d'un physique agréable et les rêves d'un temps révolu. Perdre sa jeunesse revient dans l'inconscient collectif à perdre un état de grâce. Âge des possibles, cette période de la vie est étroitement liée, chez Kessel, aux élans du cœur, au dynamisme, à l'impétuosité, au mouvement. Portant un regard frais lavé sur le monde, la jeunesse a comme un goût d'enfance qui s'accroche et permet une existence sans cesse renouvelée et remodelée par l'imaginaire.

³² Exergue de *L'appel de la route*, Payot, Paris, 1994.

Aussi, la jeunesse tient-elle une place importante dans l'œuvre de l'écrivain qui l'affectionnait tout particulièrement et s'en entourait avec délices. Dans l'imaginaire collectif, la jeunesse dispose d'un penchant naturellement aventureux. Bien souvent, la littérature des années 1930/1940 se plaît à mêler le thème de l'aventure à celui de la jeunesse. *Les Enfants de la chance* est un témoignage éloquent des débordements et de l'impétuosité naïve que l'on prête habituellement à cette période de la vie. Tout dans le roman semble légitimer, favoriser et même exiger l'excès et l'exacerbation des sentiments propres à cet âge de l'existence.

Si elle est une étape de la vie indissociable d'une démesure et impatience à vivre que les protagonistes paient parfois du prix d'une extrême violence, elle est aussi le temps de toutes les expériences et de tous les paradoxes, ce qui permet à l'écrivain d'exposer une vaste gamme de sentiments. On devine tout le parti qu'un romancier peut tirer de l'âge de son héros. Le personnage jeune et inexpérimenté permet de jeter sur le monde un regard neuf :

Dans cette saison de leurs vies, le danger ne pointait même pas. Ils étaient si jeunes et tellement prompts d'imagination et vulnérables au rêve que chaque élément des nuits de Montmartre leur était un levain de merveilleux (*Edc*, p.158).

Le sujet kesselien s'enthousiasme pour tout et trouve dans la capitale tous les éléments de son bonheur.

Joseph Kessel a recours à un certain nombre de procédés de caractérisation pour attribuer à ses personnages de fiction une place dans le roman. Dans *l'Equipage* comme dans *les Enfants de la Chance*, alcool, vie nocturne, plaisirs des sens et tempéraments dionysiaques mènent à des situations de dégoût extrême, de lucidité et de désespoir

soudain. Ainsi, tel nous apparaît le jeune aspirant Herbillon dans *l'Equipage* : « devant l'éveil du matin virginal, Herbillon se sentit misérable et marqué de souillure »³³. De la même manière dans les *Enfants de la Chance* l'écrivain souligne l'épuisement - qui confine à l'écoeurement - des personnages pour cette vie de plaisirs nocturnes :

Il trouva tout ennuyeux, commun, fabriqué et quitta ces lieux plus tôt qu'il n'avait coutume de le faire [...] la fille l'embrassait de sa bouche épaisse, goulue cependant qu'il trouvait à ces baisers le goût de la destinée morne et veule dans laquelle il s'enfonçait obscurément petit à petit. Il faut que cela change, décida-t-il (*Edc*, p.135).

Ou encore, un personnage plus expérimenté et plus âgé prévient le quatuor :

Vous êtes encore les seigneurs de la nuit, ne devenez pas ses fonctionnaires. Ne remplacez pas la routine que vous méprisez tant dans la pauvre troupe humaine par une autre routine plus pitoyable encore qui consiste à dérober sa propre image à soi-même. Aux expédients, aux soucis les plus vils que ceux dont la pensée vous écoeure ne résistera même pas ce qu'il y a de plus magnifique chez vous : votre amitié à quatre (*Edc*, p.199).

De la même façon, Kessel insiste sur cette grâce propre à la jeunesse que les habitudes amènent à perdre, que la mise en place d'une routine pervertit et détruit :

Cependant, pour que son action gardât sa vertu, l'accoutumance, l'automatisme ne devaient même pas approcher de la belle course à la musique, à l'évasion, au sortilège, au hasard et à la chance qui portait Vivant et Le Droz - et Roberte aussi - à travers les heures éclatantes de leurs insomnies (*Edc*, p.157).

Tout doit absolument rester « *neuf, ardent et frais* (*Edc*, p.62) ». Ces personnages possèdent des tempéraments volcaniques, sensuels. Une

³³ *L'Equipage*, Gallimard, Paris, 1969, p. 144

force les saisit tout entiers et les entraîne dans des passions brûlantes, parfois primitives :

La jeune femme eut besoin du mouvement cadencé qui porte et qui noie. Elle posa sa main sur l'épaule de Vivant. Ils dansèrent et burent et dansèrent encore. Puis les lumières s'éteignirent (*Edc*, p.62).

Cette vie, dictée par les instincts de toutes sortes, anime les protagonistes kesseliens d'un idéal bouillonnant : « *l'instinct qui les guidait était, malgré les apparences contraires, celui de la conservation (Edc, p.157)* ». Il attribue à ses héros « *une existence qu'ils mènent comme une danse contagieuse*³⁴ » et brosse des personnages que l'expérience laisse parfois exsangues, qui s'exposent jusqu'à l'extrême limite de leur être. Parfois, cette jeunesse brûle ses vaisseaux, se met en péril pour une cause qu'elle juge en valoir la peine. L'honneur, l'amitié, guident la façon d'être des personnages. Lorsque le futur employeur de Le Droz refuse d'accueillir à sa table le danseur noir Roy Robinson, ami de Vivant, le journaliste réagit violemment, et peu lui importe soudain l'aide matérielle et financière qu'il aurait pu obtenir :

Le Droz prit d'une main la nuque de Graham, de l'autre celle de Roy [...] et répétant d'une voix que la colère et le dégoût étouffaient :
- Tu embrasseras la gueule noire, tu l'embrasseras.
La volupté funeste de rompre, par ce baiser, toute la fortune prête, offerte, domptée, lui donna une invincible vigueur (*Edc*, p. 138).

En effet, le journaliste comme l'écrivain a conservé le goût et la curiosité de l'enfance et fait preuve de complaisance envers certains traits de caractère que l'on estime propres à cet âge de la vie : violence, barbarie, vivacité, impérieux désir des sens sont autant de

³⁴ *Les Enfants de la Chance*, p.229

sentiments qu'il s'ingénie à dépeindre avec la plus grande tendresse et qui le confortent dans l'idée que cet âge entre tous est celui de toutes les expériences, des plus douces aux plus paroxystiques. Cette jeunesse accompagne l'âge adulte. Tapie dans l'ombre, elle surgit parfois chez ceux qui, à force d'obligations et de responsabilités, croient pourtant l'avoir oubliée. Ainsi, Ramon, plaidant la cause de son camarade Vivant après une dangereuse voltige au-dessus de la procession du Carnaval, s'adresse-t-il à Ordi, capitaine de l'escadrille :

- Eh bien, à vingt et un ans, s'écria-t-il, étiez-vous un ange ?
Ordi crut apercevoir sur la route poussiéreuse et rouge un sous-lieutenant qui lui ressemblait comme un jeune fantôme... Puis des avions de chasse, des Spads de la grande guerre... Puis les prouesses insensées des camarades et il sentit son sang corse plus chaud au souvenir des morts. Il y en avait un qui, un peu, rappelait Vivant (*Edc*, p.31).

L'insouciance, la naïveté mais aussi parfois la cruauté affleurent chez ces personnages aux tempéraments violents ; Le Droz et Vivant, ayant besoin de mille francs pour lancer une affaire, n'hésitent pas à s'adresser à Madame Mettenat, l'humble logeuse de Jacques Le Droz :

Le journaliste passa dans la petite pièce qu'occupait près de la cuisine Mme Mettenat, mit en œuvre tous ses moyens de séduction, d'éloquence, de persuasion, et en sortit avec une pile de coupures de cinquante, dix et cinq francs (*Edc*, p.134).

Les deux jeunes gens ne reculent devant rien, pas même devant l'extrême modestie du train de vie de Madame Mettenat. En désespoir de cause, acculés par le manque d'argent, Jacques et Ivan sollicitent même les plus démunis. Mais dans le fond, ces deux personnages, auxquels Kessel accorde toute sa tendresse, sont profondément sains et ont le cœur pur :

Une seconde, Le Droz se souvint que s'ils étaient là, dans l'un des asiles les plus luxueux du monde et prêts à forger leur chance, ils le devaient aux coupons soigneusement épargnés, comptés et recomptés par Mme Mettenat (*Edc*, p. 135).

De même, Vivant dilapide sa part d'héritage en restaurants et en boissons. Non par inconscience et légèreté, mais parce qu'il ne peut supporter l'idée que sa mère s'est sacrifiée durant des années pour que ce legs lui revienne :

Alors quand j'ai appris, en revenant du service, que maman s'était privée des années pour me garder ma part d'héritage, je me suis juré qu'elle ne me servirait de rien, à moi non plus (*Edc*, p.58).

Les sujets kesseliens, malgré leur apparente insouciance, analysent et raisonnent plus qu'il n'y paraît. Kessel montre qu'il existe une relation étroite entre le monde et les héros kesseliens. La légèreté dont ils font montre semble être une condition nécessaire pour appréhender la vie dans ce qu'elle offre de plus étincelant. Le développement des passions - amour, boisson, jeu, vie nocturne - amène ces êtres hors de toute convention à repousser leurs limites physiques ou morales. Séduisants, jeunes, sans cesse sollicités, ils ne peuvent que difficilement sortir de cet engrenage festif que Vivant résume à Roberte de la manière suivante:

Tu sais ce n'est pas ma faute si, chaque soir, la bigophonie recommence. Il y a toujours quelqu'un pour m'entraîner. Coco, Roy, des boxeurs, des pilotes, des coureurs, des poisses, des fils de riches. Je connais trop de monde. Et les femmes qui n'ont rien à faire. Du nouveau tout le temps. Je fais des acrobaties, je conduis ma voiture avec les pieds, je me retrouve au poste, dans des draps de soie, sur une péniche et, même un matin, dans une roulotte (*Edc*, p.65).

Kessel peint avec plaisir ces personnages, leurs manières de réagir aux sollicitations extérieures et avoue aimer les « *cœurs purs* » - également

titre d'un recueil de nouvelles - au sens où ils ne sont pas corrompus par la société et tirent leur beauté de cette rudesse non conventionnelle chez ceux qui :

[...] S'accrochent désespérément à une pensée lumineuse et haute, qui marchent tous vers une étoile étincelante pour les uns, trouble et chancelante pour les autres mais une seule étoile toujours ³⁵.

Peu lui importent les dérapages et les erreurs tant que ses héros se jettent pleinement dans la vie quitte à s'y consumer. Le personnage kesselien, s'il aspire à la pureté, est néanmoins souvent confronté à la violence. Une constante demeure : le mépris pour les hésitations, les compromissions que Kessel ne peut s'empêcher d'attribuer à l'âge adulte, à une certaine forme de société bourgeoise et de moralité bien-pensante. Quel qu'il puisse être, l'excès l'attire irrémédiablement et de manière paradoxale, le rassure, quels que puissent en être les enjeux. Tout plutôt que le vide, tel est le leitmotiv des *Enfants de la Chance*. Emmanuel d'Astier de la Vigerie disait avec tendresse de son vieil ami Joseph Kessel qu'il était « *une force, un appétit, un cœur* », à l'image de ces héros auquel l'écrivain s'attache et qu'il nous livre dans leurs élans et leurs déroutes.

Il est manifeste que l'écrivain nous propose un type physique et psychologique récurrent qu'André Chansom a identifié sous l'appellation d'Homo Kesselianus : « *Hommes de grande aventure [...] Ce sont des amoureux de la vie[...] larges épaules et muscles longs* » ³⁶. L'idéal physique de Kessel, et surtout son idéal viril, s'exprime dans la valorisation d'activités physiques. La vie d'aventures qu'il prête ordinairement à ses personnages s'accompagne parfois d'une

³⁵ Joseph Kessel, *Le bolchevisme et Dostoïevski*, Mercure de France, 1927

³⁶ CHANSOM André, réponse au discours de réception de Joseph Kessel à l'Académie française

transformation physique conséquente : les muscles s'étirent, les mâchoires se dessinent, un hâle apparaît, le regard se fait plus dur. La jeunesse kesseliennne, en tout cas la jeunesse masculine, professe une morale virile qui s'exprime dans le risque à travers la solidarité ou la fraternité entre hommes. Les personnages masculins des *Enfants de la chance* manifestent leur intrépidité et leur opiniâtreté dans les combats à mains nues qui les font se retrouver grâce à ce qu'ils possèdent de plus pur et de plus franc : leur instinct.

Par bonheur pour sa victime et pour lui-même, deux chauffeurs assaillirent le journaliste. Il lâcha prise, fut debout, et apercevant devant lui un colosse, sentit un plaisir sauvage le gagner. Maintenant il se battait pour se battre, uniquement, en primitif. Chaque détente, chaque heurt de ses os contre la chair ennemie, lui donnait une jouissance de bûcheron (*Edc*, p.86).

Ainsi, Kessel inscrit dans ce passage une approche exaltante et grisante du danger, de la violence.

La jeunesse amplifie également le divorce du cœur et des sens dans certaines de ses fictions, mais dans les *Enfants de la Chance*, Joseph Kessel tire parti du seul élément féminin de ce livre en résolvant le problème différemment : Roberte Elven est une femme amie, certes belle, mais les hommes ne s'embarrassent pas de sa sensualité. Camarade protectrice et douce, jeune et légère, elle n'encombre pas les personnages masculins du roman qui ont envers elle des élans de camaraderie dépourvus de désir sensuel :

Vivant ne pensa pas à embrasser Roberte. Il la prit vigoureusement par les épaules et lui sourit. Il continua de la tenir avec un sentiment d'amitié fraîche et facile (*Edc*, p.28).

Chez Kessel, le sentiment de fraternité caractérise le sujet masculin, l'installe au rang des aventuriers sans foi ni loi qui ne s'embarrassent

d'aucune sensiblerie ou sentimentalisme exacerbé. À l'exception de Ramon de Jasarte, les protagonistes des *Enfants de la Chance* n'accordent aucune réelle importance aux sujets féminins, qu'ils envisagent légèrement et dont ils parlent avec distraction. Le Droz de s'insurger lorsque Ramon évoque une belle jeune femme rousse :

- Plus tard, plus tard, s'écria impatientement Le Droz. Il ne me viendrait pas à l'idée de raconter des histoires de poules si j'avais eu la chance de vivre une révolte. Dis vite. Barricades ? Emeutes ? Incendies (*Edc*, p.155) ?

De fait, la jeunesse narrée par Kessel est davantage celle des hommes que celle des sujets féminins, quelles que puissent être leurs qualités et leurs vertus morales. La jeunesse ne dure pas : Kessel cherche à en prévenir ses lecteurs, peut-être également à en prendre lui-même conscience à l'époque de la rédaction du livre :

Un grand cri triomphal, miraculeux, les atteignit alors. Comme un reproche, comme un soufflet, comme un dernier appel vers l'inaccessible rivage, vers le retour impossible du temps, de la jeunesse et de la chance (*Edc*, p. 251).

Période de multiples expériences, elle a, hélas, une fin.

III. Sens de l'aventure

Joseph Kessel accède à la littérature par l'aventure et grâce aux rencontres avec les autres. De plus, la littérature prolonge l'aventure. Le sens de l'aventure, c'est l'appel du monde, une attirance et une curiosité sans frein pour ce qu'il possède de mystère. De nos jours, le champ de l'aventure peut paraître plus restreint : les grandes découvertes ont presque toutes été faites et l'aventure prend alors un

autre sens, d'autres aspects. On parle d'aventure humaine, d'aventure intérieure, de quête spirituelle...

Figure majeure d'une écriture que l'on peut qualifier de « nomade », Kessel met en lumière la nature voyageuse de l'homme et loue les vertus du mouvement, de l'ailleurs. Son goût pour les portraits et les paysages, pour les passions et les rencontres, pour la culture et la nature le pousse vers une écriture qui « *maraude et fonce à la fois* », selon les mots de Gilles Heuré, qui voit chez cet écrivain sa « *grande capacité à prendre le pouls d'une ville et de l'atmosphère qui y règne* ³⁷ ». Celui qui écrit grâce aux spectres d'anciens voyages restitue l'ambiance d'un matin, l'obscurité d'une rue ou l'éclat d'un sourire. En ce sens, la littérature prolonge le voyage puisqu'elle est une manière de le reconstituer, de le refaire quelque peu différemment.

A- Le voyage, vecteur de rencontres

Le voyage est une manière de vivre le monde affectivement et son écriture permet au lecteur de suivre Kessel dans son sillage de grand reporter. Les pérégrinations kesseliennes, loin de s'apparenter à l'errance, suivent souvent une logique liée aux événements politiques et historiques pour lesquels le journaliste se passionne. Joseph Kessel parcourt les continents sur les traces des vagabonds qui sont pour lui « *les héros véritables, puisqu'ils sont héros de la liberté et ne possèdent rien* ». Si Kessel ne peut être considéré comme un voyageur errant puisque l'errance s'accompagne d'incertitude, de mystère et de peur, nous devons toutefois souligner que l'errance urbaine est un thème qu'il reprend fréquemment dans ses romans. Associée au

³⁷ *Reportages, Romans, J. Kessel*, préface par Heuré Gilles, Quarto Gallimard, Paris, 2001, p. 18

mouvement et à la marche, cette errance s'accompagne d'une recherche de soi-même sous les lumières artificielles de la ville, dans la solitude de ceux qui avancent seuls au milieu des autres. Joseph Kessel sort de lui-même en se frottant au monde. Son imaginaire se déverrouille, s'assouplit et il place toutes ses énergies dans cette formidable rencontre avec l'extérieur, l'inconnu. Le goût du dehors s'insinue dans chacune de ses pages et l'écrivain s'emploie à démontrer que le monde, l'Humain est partout, ici ou ailleurs, sous un soleil de plomb ou au fin fond de l'Irlande. L'accès à l'Autre se fait par le déplacement, le mouvement qui amène les hommes à partir, à se déposséder d'eux-mêmes ou au contraire à se retrouver. L'ailleurs et l'Autre livrent les clés nécessaires à une ouverture sur le monde. Plus que d'arrivée il s'agit de départ, de changement plus que de beauté, de nouveauté plus que d'exceptionnel. Apprentissage de Soi et apprentissage de l'Autre sont deux éléments constitutifs du voyage qui s'avère être un véritable pourvoyeur d'émotions. L'art de voir et l'art de ressentir, semblent primordiaux dans le voyage et ce sont ces deux possibilités, ces deux nécessités mêmes, auxquelles s'attache Kessel dans ses écrits. Possédant une véritable valeur initiatique, le dehors offre la possibilité de se laisser charmer par le souffle du monde. À l'image de la traversée de la vie, le voyage est incertain, étonnant, source de plaisir. Il fascine et effraie.

Dans la première moitié du XXe siècle, le voyage n'est pas forcément lié au confort. Les plus nantis naviguent à bord de somptueux paquebots ou de trains de luxe, mais les plus pauvres, les bourlingueurs, voyagent dans des installations sommaires. Embarcations et moyens de transport rudimentaires soudent les hommes et renvoient à des rapports dénués d'artifices. Le lointain devient l'expression originelle de la nature humaine. En terre

inconnue, l'écrivain n'est plus face « aux autres » mais face à des humains, qui comme lui cherchent à s'abreuver, se nourrir ou s'abriter. Cela correspond aux « émotions primitives » dont parlait Hemingway et qui, selon lui, lient les hommes plus que tout autre chose. Joseph Kessel a beaucoup voyagé en tant que journaliste : son acuité de perception et sa rapidité à analyser les faits lui ont souvent permis de prendre la pleine mesure des événements qui se déroulaient sous ses yeux. Appliquant la pensée d'Ella Maillart : « *partout où des hommes vivent, un voyageur peut vivre aussi*³⁸ », Kessel ne recule devant aucune contrée ni aucune difficulté pour s'approcher au plus près des frères inconnus qui ont tant d'histoires à lui conter. Le voyage entraîne une confrontation avec Soi, l'Autre, et le monde. La nouvelle relation qui s'instaure entre le voyageur et son expérience vécue tisse un nouveau rapport au monde. Grâce au support du vécu, Kessel prend conscience des limites de l'homme, d'abord en les vivant, puis en les écrivant. L'écriture, deuxième phase consécutive au voyage, l'incite à se souvenir, à réinventer, à analyser, à adoucir certains souvenirs ou à en souligner d'autres. Parce qu'il condense les faits et organise la narration, l'écrit est une reconstruction de la vie, une manière d'être au monde qui plonge l'écrivain au fond de lui-même et l'incite à assimiler les aventures qu'il a vécues. Il défait la réalité pour la refaçonner à sa manière, écrit également pour voir ce qu'il n'a pas vu ou a cru ne pas voir. Mouvement, hasard, risque et liberté sont des composantes essentielles de l'aventure que l'on retrouve pleinement dans le voyage. Celui-ci nous conduit au point de rencontre avec les autres. Le voyage peut répondre à une double attente : un désir de changement intérieur et la rencontre d'un monde hors des frontières

³⁸ Ella Maillart à Nicolas Bouvier en 1952, *Témoins d'un monde disparu*, Zoé, 2002, p.18.

habituelles. L'écrivain sait s'égarer mais parvient à se retrouver dans et grâce à l'écriture. Toutefois, le voyage ne répond pas toujours aux attentes de celui qui l'effectue. Désenchantée, Roberte Elven se livre à Jacques Le Droz et confie sa déception :

- J'ai été trompée et sur le terme du voyage et sur le compagnon. Le Maroc était pour moi une terre noble, un mirage, les Mille et une Nuits. On peut s'en donner l'illusion quelque temps à Fez, à Marrakech, mais pas une seconde ici, dans cette sale petite ville de province (*Edc*, p. 38).

Parce que l'on voyage d'abord à travers l'imaginaire et grâce à des noms de lieux qui exercent leur séduction, la déception peut parfois être consécutive au départ, à l'arrivée dans une contrée que l'on s'était maintes fois représentée, parfois à tort. Avant le départ vécu, il y a l'évasion rêvée, les chemins parcourus grâce aux lectures, aux songes. L'écrit réenchante le monde et transmet au lecteur chaque parcelle de vie explorée par l'écrivain. Kessel cherche à rendre la sensation du monde au lecteur, développe une sensibilité pour les passages entre deux pays, les zones indistinctes, les seuils. Pourquoi voyager ? Pour élargir son regard certes, mais parfois simplement pour changer d'air, ne plus avoir pour horizon les rues de son quartier et les odeurs habituelles, pour se perdre dans des souks orientaux ou dans l'immensité des steppes mongoles. Que le vent ait un autre parfum, que les étoffes des femmes soient plus colorées, que les enfants aient d'autres jeux et les habitants d'autres préoccupations que celles qui nous obsèdent quotidiennement. Également pour défier le temps, sortir de nos habitudes et de notre cadre structuré. Pour le plaisir de sentir le frisson du risque, de goûter à l'inattendu, à la nouveauté, de se surprendre soi-même. Le propre du voyage est de donner à celui qui l'accomplit la sensation de vivre plusieurs vies. Parfois, le retour n'est

pas une étape évidente puisque tout voyage enrichit le voyageur, dont la personnalité s'affine à chaque départ. Tout périple porte en lui un renouveau. Comme le disait Nicolas Bouvier :

Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait³⁹ .

L'errance est chez Kessel un trait psychologique qui fait de ses protagonistes des aventuriers. Un même besoin d'espace et de liberté unit ses personnages :

C'était une frénésie d'expansion, une force charnelle poussée jusqu'au lyrisme qui menait les deux jeunes hommes aux mêmes endroits (*Edc*, p.157).

Ou encore :

Ils se regardèrent et se mirent à rire, éperdument. Aussitôt, ils furent dans le domaine qui leur était familier, le seul où ils respiraient à l'aise, où tout était en confiance, espoir, mépris des usages, de la raison, acceptés par le commun des hommes (*Edc*, p.120).

Entre (re)conquête de soi et découverte de l'autre, le voyage tisse des liens entre l'écriture et l'aventure. Comme l'écrit Jean Roudaut :

La littérature n'est jamais que récit de voyage. Elle consiste à explorer les possibilités de narration, à faire jouer les formes de représentation, à saisir dans un même mouvement le lieu où l'on est et ses antipodes⁴⁰ .

³⁹ BOUVIER Nicolas, *L'usage du monde*, Payot, Paris, 1963, p.10.

⁴⁰ ROUDAUT Jean, Encyclopédie Universalis, SA, 1995, Volume 1, p. 10.

B- L'aventure révélatrice des tempéraments

L'aventure jette l'homme ordinaire dans l'extraordinaire. En le faisant sortir de lui-même, elle le grandit. Le risque, l'exploit poussent les hommes à se dépasser et introduisent dans leur vie la part de rêve qui leur faisait défaut jusque-là. De là naissent la camaraderie, l'entraide, la fraternité, en somme toute solidarité faite de chaleur humaine. Alain parlait de la guerre comme du « poème de l'amitié⁴¹ » et cette expression me semble applicable à toutes les sortes d'aventure dès lors qu'elles favorisent le dépassement de soi et amènent des hommes à saisir leurs destins à bras-le-corps. Pour rompre avec les convenances et les règles bien établies d'une société parfois étouffante, l'aventurier - disons plutôt celui qui désire vivre une aventure - se lance dans des expériences hors du commun dont l'appel se fait sentir au plus profond de lui-même :

L'exploit qui les appelait, la noblesse du voyage céleste, les pics et les gouffres qui naissaient et fondaient sous leurs yeux, les flots et les villes, tout concourait à rendre plus graves et plus purs les cœurs de Vivant, de Roberte et de Le Droz (*Edc*, p.221).

L'aventure rompt avec l'organisation parfaitement rôdée de la vie sociale et amène parfois le nouvel aventurier à s'interroger sur ses limites, sur son sens moral. Rentrer chez soi et se sentir un homme nouveau, enrichi, est sans aucun doute l'un des enjeux principaux des voyages. Délivré de certaines obligations, l'être nouvellement libre peut se consacrer pleinement à ses désirs, ses perceptions et ses instincts. L'incertitude - du lieu, de la durée du périple, des difficultés à venir - est un des fondements de l'aventure. En rompant avec un

⁴¹ Alain, *Correspondance avec F.Halévy*, Gallimard, 1958, p.173

rythme établi, elle permet à celui qui la vit d'éprouver pleinement sa situation de marginal et de se sentir maître de son destin. Le goût du risque, l'imminence de la mort qui parfois marche aux côtés de l'aventurier, l'incitent à appréhender la vie dans toute sa saveur. Le lien entre le risque mortel et l'intensité de la vie n'est plus à prouver : dans les situations extrêmes de l'aventure, l'impérieux besoin de vivre se fait sentir plus fort qu'à n'importe quel autre moment. La privation de nourriture donne à l'eau la moins claire une saveur toute particulière et à la moindre galette de riz des allures de festin. Joseph Kessel a certainement éprouvé lui-même ce qu'il nomma :

L'ivresse organique d'une chair longuement menacée et qui, tout à coup, se retrouve intacte et sauve⁴².

La redécouverte de la vie par l'intensité des expériences vécues élève l'âme et donne au principal intéressé la sensation de jouer à un jeu grisant, quoique risqué. Le Droz, ayant eu connaissance de la voltige d'Ivan au-dessus du cortège du Carnaval, s'enthousiasme pour cet épisode aérien et fait part de son admiration à Roberte :

- Je vous envie d'avoir occupé l'appareil, dit Le Droz comme ils traversaient la place de la République. La chute, le monde à l'envers, l'existence accrochée à un faux réflexe. Ce devait être admirable (*Edc*, p. 35).

Il est vrai qu'en conduisant les hommes à se situer dans des situations extrêmes, l'aventure agit comme un révélateur et leur permet de prendre une plus juste mesure de leurs êtres. « *Le risque n'est-il pas, aux heures de dépression, le meilleur des toniques ?* » martelait Marcel Ner. Mais dans le cas présent, Roberte Elven ne semble pas partager l'exaltation de Le Droz et le lui fait savoir sans détour :

⁴² KESSEL Joseph, *Fortune Carrée*, Gallimard, Paris, 2005, p.87

- Pas le moins du monde. Je n'ai rien vu, ni éprouvé de ce que vous imaginez. Je me suis roulée en boule avec un seul désir : que le cauchemar prît fin, n'importe comment. Je ne suis pas brave. Les acrobaties perpétuelles de Vivant me ruineront le cœur. Il croit qu'elles forment sa séduction, son prestige, sa gloire. Peut-être, mais pas sur moi (*Edc*, p.35).

Quelquefois néanmoins, ceux qui semblaient les moins propres à l'action se surprennent, tant le parfum de l'aventure implique un dépassement de soi-même. Kessel trouve dans ses voyages ce fameux souffle :

Quand, laissant derrière eux la baie éclatante et sereine d'Agadir, puis les gorges desséchées du Draa insoumis, ils commencèrent d'entrevoir les dunes sans fin du Rio de Oro, ils furent pris d'une émotion sourde et sacrée qui était à la mesure du désert et de leur aventure. Tout respirait le secret, le péril et l'éternité. (*Edc*, p.222, 223).

Roberte et ses amis ressentent l'implacable appel de l'aventure. L'invitation au voyage, sa convocation même, est ici renforcée par l'auteur qui manifeste son amour pour ces trajets entre deux rives. Parfois, il développe la séduction qui opère lors d'un déplacement et donne au sujet une sensation d'apaisement et de bonheur :

Le ciel, la lande morte, l'océan sans une voile, le tragique d'une absolue pureté abolirent sa faculté de craindre, par une influence qu'elle ressentit comme une révélation religieuse (*Edc*, p.223).

Les difficultés soudent les hommes ou les divisent, mais les dévoilent toujours, les exposent davantage que n'importe quelle autre situation. Joseph Kessel ne se lasse pas d'explorer le monde, pourvu que celui-ci soit peuplé d'hommes auprès desquels se porter. Son inclination personnelle et ses lectures de jeunesse - où figuraient en bonne place

les romans d'aventures et les fictions historiques⁴³ - l'ont naturellement amené à vivre sa vie comme ses héros d'enfance et à marcher dans les traces d'aventuriers qui avant lui, ont ressenti le besoin d'éprouver leur valeur et de repousser leurs limites. Très souvent, Kessel magnifie la solidarité masculine et l'amitié, encourage l'entraide et valorise la démesure, dévoilant ainsi les vertus qu'il place au-dessus de toutes les autres. Autant d'éléments sans lesquels, selon lui, ne se peut concevoir une aventure, quelle qu'elle soit. Au début du roman, le capitaine Ordi - un homme d'âge mûr intègre et plutôt revêche - prend la mesure de la valeur de Ramon de Jasarte, qui n'hésite pas à se mettre dans une situation délicate afin de venir en aide à Ivan :

Ordi, sans ralentir, regarda à la dérobée le beau profil de Jasarte. Comment ce neveu de ministre, qu'il avait pris pour l'arrogance même, persistait-il à supplier ? Et où trouvait-il les arguments les mieux faits pour l'émouvoir dans ce qu'il avait d'essentiel et de plus vulnérable : le sens du souvenir, de l'amitié, de la responsabilité ? (*Edc*, p.32).

La fraternité, l'honnêteté et le courage sont des vertus chères au cœur de Kessel. L'aventure conduit à les éprouver. À ses yeux, la nature de l'épreuve à laquelle se confronte l'homme le singularise et le distingue des autres. Parfois, elle l'entraîne sur des chemins tortueux. Par exemple, Le Droz, ayant volontairement commis une indiscretion politique à des fins journalistiques, n'hésite pas, malgré l'embarras dans lequel le plonge son indécatesse, à employer les informations qui lui sont parvenues :

⁴³ Joseph Kessel, dans un entretien qu'il accorde à Gilles Costaz dans *Combat* du 5 juin 1969, exprime son attachement pour les grands romanciers russes, Dostoïevski, Tolstoï, mais également pour Dumas, Conrad, Kipling et Stevenson.

Il se mit au travail et aussitôt en fut la proie.[...] Les portraits qu'il traça eurent les contours et la chaleur de la vie. Les dialogues prirent une intensité, une vérité de voix surprises. Le Droz raconta son imposture, ressuscita le visage de Plessoye, la morgue de Hervezy, le désintéressement des uns, la voracité des autres. Il ne raturait pas. En quarante minutes, le meilleur article qu'il eût jamais écrit fut achevé (*Edc*, p.100).

Par cette anecdote, l'écrivain exprime l'idée que le goût, la tension de l'aventure, dépassent parfois la propre volonté des personnages et s'insinuent, s'imposent même quelquefois. Conscient de son audace, le journaliste ne renonce pas pour autant à son article, grisé par la nécessité de l'écriture, par la sensation de détenir des éléments d'importance.

L'aventure, souvent fait réel et action, peut également être une manière de considérer les choses, la gestion des conflits intérieurs qui assaillent les hommes, un regard porté sur un fait. Les personnages des *Enfants de la chance* accréditent cette thèse : plus que d'une aventure réelle, il s'agit bel et bien d'un mode d'existence, d'une manière d'envisager les événements et de les vivre, indépendamment de toute ligne directrice. Ainsi tel quartier, parce qu'ils sont ensemble - jeunes et comblés par l'existence qu'ils mènent - apparaît aux sujets kesseliens chargé de promesses et de merveilleux :

Pendant qu'ils dînaient, Montmartre avait allumé tous ses feux comme un bateau ardent qui cingle dans la nuit. De la place, leur cascade roulait et mêlait dans ses spirales des charmes, des bijoux, des algues fantastiques, des soleils mystérieux (*Edc*, p.61).

De manière générale, il semblerait que l'aventure décille les yeux des personnages que Kessel dépeint : l'ouverture sur le monde favorise l'émerveillement, la crainte, la lâcheté, le courage ou l'amitié. *Les Enfants de la Chance* est un ouvrage étonnant puisqu'il se déroule en marge de l'aventure réelle. Faute de longs périple, de paysages

désertiques et de peuples étrangers, les intrigues se nouent et se dénouent au cœur de la société parisienne des années 30. Évidemment, notre propos est à nuancer. En effet, le début de la fiction s'ouvre bel et bien sur une aventure réelle (la voltige aérienne d'Ivan au-dessus du Carnaval) de même que les derniers chapitres du roman (la préparation et l'expédition du trio pour secourir Ramon de Jasarte emprisonné à Villa-Cisneros) mais le reste du récit se déploie en marge de celle-ci. En effet, comment qualifier les péripéties des personnages durant leur vie parisienne ? Il semblerait que deux types d'aventures se partagent *Les Enfants de la Chance*. D'une part, nous avons affaire à une aventure individuelle et sociale, d'autre part à une aventure quêteuse au sens où les protagonistes poursuivent un idéal, cherchent à s'évader moralement. Kessel met donc en scène quatre aventures individuelles au sein de la plus grande aventure collective qui existe : l'amitié. Les personnages du quatuor, enivrés par l'imprévu et le risque (un élément commun à toutes les formes d'aventures), mènent de front leurs problèmes individuels et communs. Il serait plus juste de dire que leurs problèmes individuels deviennent des problèmes communs puisqu'ils partagent tout. Aussi, lorsque l'un est à court d'argent et que les autres n'en ont pas davantage, tous se retrouvent logés à la même enseigne. Cela étant, les aventures individuelles existent bel et bien. Jacques Le Droz souhaite posséder son propre journal :

Il y a des trésors partout, qu'on avilit par la platitude, la bêtise, la peur... La photographie, on en tire le parti le plus lamentable, le plus médiocre - toujours. Ah ! Si j'avais un journal ! Je tisserais une toile d'araignée sur la terre entière. Les chasseurs des pôles, les pêcheurs de perles, les contrebandiers de l'opium, les lits des grandes grues, les palais des dictateurs, les asiles des saints, - je serais au centre de tout. Je serais libre, je saurais tout et le dirais. Et, j'en parie ma tête, aucun journal n'existerait auprès de celui-là (*Edc*, p.78).

Ramon trouve difficilement sa place dans cette nouvelle vie parisienne :

Quand il fut devant la façade en faux style andalou, qu'il entendit du trottoir, le grelottement à la fois luxurieux et naïf des castagnettes, il eut un mouvement d'animal assailli et cria :

-Pour rien au monde !

Sa voix était si amère et si dure que Le Droz, enfin comprit [...]. Mais le viril secours de Le Droz ne réussit point à disperser la détresse où Jasarte se sentait de nouveau cerné et pris (*Edc*, p.158).

Tandis que Roberte se débat dans une histoire d'estime et d'amour compliquée avec l'homme politique Armand Plessoye :

Dès que Roberte croyait son indépendance menacée, touchée, d'une parole, d'un regard, elle perdait toute douceur, devenait intraitable et farouche [...] Pourtant, Roberte entendit avec un délicieux plaisir un étranger lui jeter violemment des reproches et des interdictions. « Il me suit dans l'existence, pensa-t-elle... Il s'intéresse à moi... Qu'importe ce qu'il dit... Il a quitté ses travaux, ses projets, pour s'occuper de ma conduite... Comme il a l'air furieux, attentif ! » (*Edc*, p. 185).

Seul Ivan Vivant une fois encore, semble passer à travers les mailles du filet. Véritable équilibriste, les choses le frôlent sans l'atteindre et s'il ne poursuit pas de but individuel, il fait son possible - au même titre que ses amis - pour gagner suffisamment d'argent pour mettre le quatuor à l'abri. Le Droz, en quête de lui-même, entame assez vite une lente et douloureuse descente aux enfers qui bien souvent, accompagne la quête de soi dans les fictions de Kessel⁴⁴, comme s'il fallait avoir connu l'obscurité pour trouver la lumière :

⁴⁴ Dans le *Tour du Malheur*, Kessel, à travers le personnage de Richard Dalleau, développe en quatre volumes cet accomplissement de soi étroitement lié aux expériences douloureuses.

Le Droz fit l'amour toute la journée, et toute la nuit qui suivirent. En rentrant chez Madame Mettenat, il était prêt, par fatigue de lui-même à s'enivrer sauvagement, à essayer des drogues dont la seule idée l'avait, jusque-là, hérissé de répugnance (*Edc*, p. 195).

Dans cette fiction, c'est leur aptitude à faire front aux problèmes en demeurant étroitement unis qui fournit la source de l'héroïsme des personnages. L'aventure apparaît comme une expérience féconde et instructive. Permettant de se jauger, de juger ses prises d'initiative, ses bassesses, ses lâchetés, elle amène l'aventurier à prendre le pouls de sa propre vitalité, de ses élans et de ses manquements :

Dans la voix de Roberte, Le Droz reconnut l'intonation du pilote, l'ordre impératif, puéril, indiscutable : le point d'honneur. Il y retrouva sa propre conception du devoir et la toute première réserve que lui avait opposée sa conscience. Aussi fut-il incapable de répliquer (*Edc*, p. 40).

Enrichissant, cet apprentissage débouche sur une plus vaste connaissance de soi qui s'approfondit au fil des expériences. Au terme de cet itinéraire, à la fois physique et moral, l'explorateur tire un enseignement des épreuves qu'il a endurées et des richesses qui l'ont nourri. En sollicitant parfois toutes leurs facultés, l'aventure donne aux hommes la sensation d'avoir remporté une victoire sur eux-mêmes. A l'inverse, elle peut aussi les plonger dans le plus profond désespoir, comme c'est le cas à la fin des *Enfants de la Chance* lorsqu'Ivan Vivant, malgré toutes ses prouesses, ne parvient pas à ramener Ramon en vie du désert :

Fais quelque chose, supplia Vivant. Sauve-le. Tu peux... Tu as supporté tout l'avion [...] Il m'a empêché d'être rayé. Il nous a donné son billet gagnant. Et nous n'avons pas été capables d'arriver à temps (*Edc*, p.244).

En cas d'échec, la douleur est d'autant plus cuisante que le risque fait partie intégrante de l'aventure. Nul ne l'ignore, et chacun se lance corps et âme dans cette expérience en sachant que l'on n'en sort pas toujours indemne. Les héros kesseliens, quel que soit leur âge, leur condition, leur nationalité ou leur passé, sont rongés par la passion de l'aventure, par un enthousiasme débordant pour tout ce qui est autre qu'eux et hors de leur périmètre habituel. Pleine de débordements, d'élan, d'excès et de surprises, l'aventure donne à la vie la touche colorée qui parfois lui fait défaut. Dumas l'exprime en quelques phrases :

Ce plaisir inconnu d'être libre, plaisir qui a sa douceur, même pour ceux qui n'ont jamais souffert de leur dépendance d'ora [...] le ciel et la terre, et surtout cet horizon lointain et azuré qu'on appelle l'avenir⁴⁵ .

De la même manière, les protagonistes kesseliens partagent cette recherche de liberté, ce même goût pour l'évasion, l'impérieuse nécessité de rompre avec la monotonie. Leur sens du bonheur est incompatible avec la répétition besogneuse de certaines tâches, avec la soumission aux conventions sociales. En rupture avec une organisation bourgeoise de la société, ils se mettent en mouvement et veulent partir plutôt que rester, donner plus que posséder, et éprouver l'inconnu. Amoureux de la vie dans tous ses aspects - pourvu qu'elle soit intense et fascinante -, les personnages souhaitent plus que tout connaître « *le goût, le suc, la sève*⁴⁶ » pour enrichir leurs souvenirs, leur vie à venir, et les instants présents.

En ce sens, la jeunesse est privilégiée. Nous avons vu le parti que Kessel tire des personnages jeunes. En pleine formation, ses héros

⁴⁵ *Les Trois Mousquetaires*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, P.1000

⁴⁶ KESSEL Joseph, *Les Lauriers roses*, p.280

mettent d'autant plus de cœur dans leurs actes que le temps n'est pas encore venu à bout de leurs idéaux et de leurs aspirations les plus nobles, les plus profondes. Le refus des règles, de la servitude et des compromissions les pousse à s'élancer dans ce réservoir d'imaginaire et de merveilleux qu'est l'aventure. La figure historique de l'aventurier est celle d'un homme venu d'ailleurs et les espaces lointains sont à l'évidence ceux de l'aventure comme Kessel l'écrit au sujet de Mermoz :

Si Mermoz a souffert de ne pas participer à l'Aéropostale entre le Maroc et le Sénégal, c'est que là-bas, le danger avait les couleurs de l'aventure⁴⁷.

Il est vrai que dans l'imaginaire collectif, l'aventure survient dans un espace éloigné de la civilisation, qui devient le champ d'expérimentation du changement et de la nouveauté. De plus, l'imprécision géographique des lieux de l'aventure amplifie la séduction qui s'opère sur le voyageur. En effet, l'entrée dans une zone imprécise qui échappe aux règles en vigueur dans les frontières habituelles, accroît les possibilités de vivre des aventures. Depuis toujours, l'homme est fasciné par l'éloignement. Néanmoins, les voyageurs d'aujourd'hui ne courent plus les risques ordinairement liés au départ puisque la durée des trajets s'amenuise et que les conditions de voyage s'améliorent chaque jour. Bien que l'ignorance ait de nombreuses vertus en matière d'aventure - puisqu'elle permet la rêverie sur des lieux inconnus et sur des peuples ignorés - la géographie de notre planète nous est chaque jour plus familière et nous assistons de plus en plus à la disparition de l'éloignement spatial. Depuis les années 1940 se développe un sentiment de l'aventure au sens où cette

⁴⁷ KESSEL Joseph, *Mermoz*, Folio, Gallimard, Paris, 1972, p.50

dernière est envisagée comme un univers en soi dépendant grandement de la façon dont l'homme appréhende les choses. Sylvain Venaire, s'appuyant sur les réflexions de Malraux, part du postulat que l'aventure est d'abord : « *Le fruit d'un regard posé sur l'événement, une représentation du fait plutôt que le fait lui-même*⁴⁸ ». En d'autres termes, peut être « aventure » ce qui est ressenti comme tel. Plus que l'expérience, elle est une représentation des rêveries, des désirs et ne dépend pas systématiquement du voyage. Kessel est le premier à dire que :

Certaines aventures se pratiquent dans une pièce close [...] L'aventure immobile la plus terrible, c'est le jeu. J'ai été un joueur passionné, j'ai failli me tuer à cause du jeu⁴⁹.

Il suggère que l'aventure ne correspond pas toujours à des facteurs extérieurs et peut surgir dans n'importe quel endroit, même s'il est important de souligner qu'il existe des espaces privilégiés de l'aventure. Kessel rejette l'idée d'un intérêt diminué pour l'espace et pense que l'exploration de contrées encore insoupçonnées existe bel et bien. Selon lui, la curiosité est la vertu première de l'aventure :

[...]J'entendais répéter : A quoi bon voyager ? On retrouve partout les mêmes gens, les mêmes habitudes. La terre est pour nous trop petite. Je crois bien que j'ai dit tout haut : - Les imbéciles ! Je n'ai que pitié et mépris pour ceux qui ne disent pas chaque jour : - La terre est trop vaste⁵⁰.

⁴⁸ VENAYRE Sylvain, *La gloire de l'aventure*, Aubier, Paris, 2002, p.172

⁴⁹ À l'occasion de la parution du dernier volume de la série *Témoin parmi les hommes*, Joseph Kessel répondait aux questions de Gilles Costaz, dans *Combat* du 5 Juin 1969.

⁵⁰ KESSEL Joseph, *Vent de sable*, Folio, Gallimard, Paris, 1997, p.220.

Ainsi, ce souffle de l'aventure, nous le portons en nous. Il est un regard, une manière d'observer les êtres et les choses. Une curiosité, une sympathie, une incompréhension parfois même pour ce qui nous environne ou ce que nous découvrons pour la première fois. Joseph Conrad partageait ce point de vue puisqu'il considérait que les hommes sont « *les artisans uniques de tout le merveilleux et tout le romanesque du monde* ». Puisqu'elle est en rupture avec les éléments rationnels du quotidien, l'aventure est une manière de saisir un destin individuel et permet un accomplissement, l'acquisition d'une somme d'expériences hétéroclites. Nous l'avons vu, le voyageur, l'aventurier est mû par un instinct qui l'incite à se dépasser, à sortir de lui-même pour évoluer vers les lointains. Plus que de voyage, il s'agit de départ et de cette pulsion que Charles Baudelaire exprimait en ces termes :

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons ⁵¹!

De la même manière, Pierre Grasset s'insurge contre les aventures dont les éléments lui apparaissent comme trop déterminés :

Christophe Colomb avait des aventuriers parmi ses matelots, mais il n'était pas un aventurier parce qu'il allait à un but défini et qu'un jour il arriva ⁵².

Parce que l'aventure est un assemblage harmonieux d'éléments dissemblables et parfois difficilement palpables, Sylvain Venayre choisit de parler d'une « *mystique de l'aventure* ⁵³», dont le puissant

⁵¹ BAUDELAIRE Charles, *Le voyage*, in *Les fleurs du mal*, Lgf, Paris, 1972, p.20

⁵² GRASSET Pierre, « Le roman d'aventures : renouveau ou régression ? » *La Grande Revue*, Paris, 1922, p.52

⁵³ VENAYRE Sylvain, *La gloire de l'aventure*, Aubier, Paris, 2002, p.216.

pouvoir agit sur les hommes en quête d'une chose qu'ils n'ont pas encore trouvée.

C- Interpénétration entre les hommes et les lieux

Kessel a passé une grande partie de son enfance à Orenbourg, au sud du massif de l'Oural. Profondément marqué par l'immensité des paysages, la rudesse du climat et la sécheresse des steppes d'Asie, il n'a eu de cesse, une fois devenu écrivain, de travailler la forme des paysages et d'en souligner la beauté. Peut-être doit-il sa soif de découverte à ces espaces qu'il apprivoise dans son enfance ? Quoi qu'il en soit, il est profondément conscient que la découverte de l'Autre passe également par l'attention accordée aux paysages qu'il traverse et à l'insertion des peuples dans cette nature, tantôt hostile, tantôt accueillante. Son œuvre se préoccupe de l'harmonie affective et émotionnelle qui existe entre les sites et les hommes. L'exotisme des mots - pour décrire les lieux et leurs couleurs, leurs saveurs - et les rêveries qui s'y associent participent à rendre l'imprégnation des paysages dans l'écriture. Ode au lien très particulier qui unit l'être vivant au paysage, l'œuvre kesseliennne célèbre parfois la rencontre entre l'Homme et l'animal et entremêle vie humaine et vie naturelle. Il met l'accent sur l'influence des milieux naturels sur les hommes. La splendeur de certains lieux et l'abondance de la végétation donnent une impression de puissance à l'homme qui les parcourt. Les territoires inexplorés du bout du monde grisent l'aventurier en quête d'un ailleurs radicalement différent des seuils qu'il connaît ordinairement. Les paysages du lointain - donc difficiles d'accès - amènent l'homme à se surpasser, à éviter les embûches et à braver les difficultés climatiques

et géographiques. De là peut naître un sentiment de fierté, de bravoure, une volonté de parvenir au but que l'aventurier se fixe :

Et, quand, laissant derrière eux la baie éclatante et sereine d'Agadir, puis les gorges desséchées du Draa insoumis, ils commencèrent d'entrevoir les dunes sans fin du Rio de Oro, ils furent pris d'une émotion sourde et sacrée qui était à la mesure du désert et de leur aventure (*Edc*, p.222).

Kessel admet volontiers que le bonheur éprouvé lors d'un voyage, est bien souvent à la mesure des grands espaces : grisant, parfois même effrayant d'immensité. C'est ainsi que le ressent Roberte :

[...] Roberte fut sensible au resplendissant mystère sur lequel glissait lentement l'ombre minuscule de l'avion. Tout était vierge, sans limite, embrasé de soleil : l'océan bleu, la dune fauve, le rivage mêlé d'écume et de feu (*Edc*, p.223).

Dans ce que l'on a coutume de nommer « récit » ou « roman d'aventure », une grande importance est accordée à la description de la nature, qui est un espace à part entière, propice - voire même nécessaire - au développement du sentiment de l'aventure. Il s'agit rarement d'une nature harmonieuse - qui incite à la méditation et mène à l'apaisement - mais plutôt d'une nature sauvage, hostile, qui amplifie le tumulte intérieur de l'âme et exacerbe les douleurs du corps soumis à rude épreuve. Le décor donne un élan à l'aventurier en nourrissant son imaginaire de couleurs, d'odeurs, de poussière et de chaleur. Il semblerait ainsi que les lieux façonnent les hommes. Parmi de nombreux voyages, Kessel a été particulièrement ébloui par l'Afghanistan. Fidèle à son habitude, il en revient avec un magnifique reportage, *Le Jeu du roi*⁵⁴, dont il tirera un roman non moins merveilleux qu'il mettra vingt ans à écrire : *Les Cavaliers*⁵⁵. Du récit

⁵⁴ KESSEL Joseph, *Le jeu du roi*, Coll. Texto, Tallandier, Paris, 2010.

⁵⁵ KESSEL Joseph, *Les Cavaliers*, Coll. Folio, Gallimard, Paris, 2011.

d'un jeu immémorial où des cavaliers doivent aller chercher un bouc égorgé avant de le déposer dans un cercle, Kessel obtient ce qu'il considérera comme l'œuvre de sa vie, une splendide épopée à la gloire de l'homme et des paysages. Ouroz, protagoniste principal des *Cavaliers*, est pareil aux steppes afghanes: anguleux, la peau burinée par les vents, il est tenace et impose le respect partout où il passe. La rudesse du paysage s'est imprimée sur son être et fait partie intégrante de lui. Nulle part ailleurs, Kessel ne sera à ce point subjugué par l'éclat sauvage d'un monde dans lequel la dureté des hommes et la majesté des paysages s'allient si harmonieusement. Une même soif de grandeur constelle ses fictions dans lesquelles il cherche à atteindre la beauté par la simplicité. Persiste toujours chez l'écrivain cette idée que la nature est plus grande, plus forte que l'humain. Qu'il ne faut ni la détruire, ni la combattre, ni même tenter de la posséder. L'homme peut puiser en elle ce dont il a besoin pour vivre pleinement mais toujours se garder de la brider de quelque manière que ce soit. Environnant et environné sont étroitement liés, et bien souvent, Kessel se plaît à dépeindre des personnages de démesure semblables aux paysages qu'il porte dans son cœur. Tout comme l'aventure qui révèle les tempéraments, la nature peut dévoiler un homme à lui-même. En cheminant, ce dernier fait corps avec elle, vide son esprit de certains tourments et se plonge dans des réflexions qui le conduisent à évoluer. La marche, par exemple, suppose une proximité palpable avec l'environnement et mêle le cheminement réel au cheminement intérieur du voyageur. Elle offre des échappées imaginaires inépuisables. La rudesse d'un climat, les maladies, les flancs escarpés d'une montagne ou les chemins ardues de certaines cimes fournissent à l'homme un réservoir de possibilités qui, peu à peu, l'incite à trouver dans cette errance de nouvelles racines, une nouvelle manière d'être

au monde. La nature peut sembler un refuge, une puissance protectrice ou à l'inverse un obstacle infranchissable. Ambiguë, elle peut s'apparenter aussi bien au rêve qu'au cauchemar puisqu'elle condense en elle les éléments de frayeur et de bien-être de celui qui chemine. Alexandra David-Néel s'est interrogée sur ce pouvoir propre à la nature qui tour à tour effraie ou rassure les explorateurs :

Les choses de la nature paraissaient posséder un langage spécial intelligible, semble-t-il, à ceux qui ont vécu longtemps proches d'elles, attentifs et solitaires, ou peut-être, plus simplement, ces derniers déchiffrent-ils leurs propres pensées et leurs secrets pressentiments sur les énigmatiques physionomies des monts, des bois et des eaux⁵⁶.

Comme elle, Kessel est intimement convaincu que le promeneur, l'habitant, est sensible aux sollicitations du paysage qui, à défaut de l'entourer, le gouverne bel et bien. Celui-ci se fait le sculpteur des traits de l'homme qui durcissent au soleil, dont le visage parcheminé se tanne à force de vent, de poussière et de sable. Cet environnement façonne le caractère des habitants en leur prêtant un orgueil démesuré, une foi en leurs bêtes ou une ténacité sans faille acquise de longue haleine contre les tourments climatiques. Ces zones des lointains, ces paysages très largement ouverts sur le désert et le néant sont propices au développement du sentiment de l'aventure. Dans l'immensité des steppes, le désespoir guette le voyageur, qui, s'il parvient à passer outre son impression de solitude oppressante, gagne en liberté d'esprit. Kessel s'emploie à rendre les changements de luminosité, les instants brefs, l'éphémère et les phénomènes atmosphériques qui confèrent aux lieux une élégance et une « inquiétante étrangeté » ; c'est une vraie poésie de l'immédiateté qui

⁵⁶ DAVID-NEEL Alexandra, Voyage d'une parisienne à Lhassa, Plon, Paris, 2010, p.21

constelle les fictions de cet écrivain. Rares sont les romans dans lesquels Kessel s'attache à des espaces clos : il leur préfère de vastes zones largement ouvertes. Ses descriptions contiennent très finement le parfum de l'ailleurs. Kessel n'est pas un esprit analytique. Il est, selon Alain Tassel, à la fois trop brouillon et trop spontané pour cela. S'il voyage, c'est pour écouter des voix qui sont encore trop loin pour qu'il les entende distinctement. Dans *les Cavaliers* comme dans *Fortune Carrée*, il dépeint des paysages dont les lignes s'étendent à l'infini et permettent une échappée du regard, encouragent une ouverture sur un lointain inconnu et séduisant. Les personnages sont pris dans la chair de la terre, s'y abîment et tentent de lutter contre cette nature qui les étouffe et les brise. Les descriptions sont insérées souplement au mouvement de la narration et bien souvent, les protagonistes kesseliens ne se déprennent pas du lieu dans lequel ils évoluent : ils entretiennent un rapport fusionnel à l'élément, même si parfois il peut s'agir aussi d'un rapport de force. Puisque les lieux modèlent les hommes, Kessel s'émeut de la beauté des paysages en ce qu'elle représente une explication du tempérament, des douleurs et des joies des peuples. Dans *les Enfants de la Chance*, les lieux nocturnes que parcourent les personnages influent peu à peu sur leurs humeurs. D'abord festifs, voire même étourdissants et nécessaires à leur joie de vivre, ces lieux deviennent peu à peu sinistres et inquiétants lorsque le quatuor est acculé par les dettes et ne peut échapper à l'inférieur engrenage de la vie nocturne. Kessel établit un rapport profond entre l'être et le milieu. Il écrit la séduction qu'exercent les signes de l'extérieur sur l'esprit des êtres kesseliens, et l'empiètement du monde sur le corps et l'esprit. Le sujet est un être disponible aux sollicitations du milieu dans lequel il évolue. Paris, dans *Les Enfants de la Chance*, est à la fois un lieu de désir et

d'angoisse. Kessel écrit l'accord entre le dedans (la psychologie des personnages) et le dehors. De fait, le cadre urbain est le catalyseur des doutes et des rêveries ; ainsi, l'écriture donne vie à l'espoir de Jacques Le Droz et Ivan Vivant :

Les ombrages obscurs qui les environnaient parurent plus veloutés aux jeunes hommes, plus denses et pleins de mystères heureux. De leur table, qu'ils avaient choisie au bord même de la piste, ils régnaient sur les cristaux étincelants, sur les femmes parées, sur le bois profond et doux comme leur espérance (*Edc*, p. 135).

Dans l'attente d'un projet censé leur apporter gloire et richesse, les deux personnages sont tout à leur chance et savourent chaque détail du bar dans lequel ils attendent leur rendez-vous. Lorsque leur projet échoue, ils achèvent la soirée dans un lieu sordide :

Il demanda l'addition. Le prêt de Mme Mettenat y passa presque entièrement. Avec le reste ils s'enivrèrent dans un bar louche de Montmartre en compagnie de Roy qui n'arrêta pas de pleurer et de danser toute la nuit (*Edc*, p. 138).

Ou encore :

Septembre finissait tristement. De mauvaises nuées chargeaient le ciel, basses, mêlées aux fumées de la ville et teintes de leur couleur. Sous la pluie qui hachait infatigablement les rues, Roberte traversa en courant le trottoir [...]. Dans l'immensité de Paris, où s'effaçaient si vite les exploits et les crimes, elle se trouvait affolée, perdue, pour avoir commis une faute qu'elle n'arrivait pas à se reprocher (*Edc* p.139 et 141).

La ville ne fait que renforcer le désarroi des personnages, que Kessel souligne en insistant sur ses aspects les plus sordides :

Roberte ne trouvait l'oubli que dans le fracas des orchestres, sous la massue et le fouet de l'alcool, emportée dans le sillage puissant et chaud derrière eux le rire de Vivant et la générosité physique de Le Droz (*Edc*, p.152).

L'écrivain tisse un réseau métaphorique appuyé sur l'image du combat, de la violence pour mieux suggérer l'épuisement psychologique de Roberte Elven.

Bien souvent, dans le style Kessel, des connivences significatives existent entre histoires humaines et espaces naturels. Kessel se plaît à établir des parallèles entre la vie intérieure des personnages et les éléments naturels extérieurs dont il exploite les potentialités émotionnelles. Ainsi, le vent qui souffle sur une plaine décuple l'énergie du protagoniste ou souligne son opiniâtreté, le soleil vacillant du petit matin trouve le personnage attendri dans une demi rêverie, de même que la nuit renforce ses peurs et le laisse aux prises avec ses démons. Kessel aime les civilisations dites primitives, au sens où elles ne sont pas corrompues par la société ni ne connaissent les faux-semblants. Il s'aventure dans les régions les plus reculées du globe pour aller à la rencontre d'un peuple et de ses racines et parvient à donner une présence forte aux êtres et aux faits qu'il décrit en les établissant dans un décor qu'il évoque avec maints détails. Kessel s'ingénie à mettre en relief des éléments de lumière ou de température propres à rendre certaines atmosphères palpables. Curiosité insatiable du journaliste et enthousiasme émerveillé de l'aventurier se mêlent dans les fictions kesseliennes. Les descriptions des paysages abondent dans les romans dont l'action se déroule dans un « ailleurs » exotique et lointain (encore que dans *Les Captifs*, Kessel soit également attentif à la montagne et au pouvoir du paysage sur le moral des patients tuberculeux), romans dans lesquels Kessel n'hésite pas à chanter la beauté de l'Asie ou de l'Afrique.

Conclusion

Pistes de réflexion pour la poursuite de nos recherches.

Au terme de cette étude s'impose l'idée - évoquée à plusieurs reprises - que Joseph Kessel, en sa qualité de journaliste, est aux prises directes avec le monde contemporain qu'il parcourt en tous sens. Grande figure de reporter, nous remarquons qu'il n'en est pas moins considéré comme l'un des grands conteurs de son siècle et son œuvre se situe au point de jonction du journalisme et de la fiction romanesque.

Grâce à l'étude des *Enfants de la Chance*, nous avons constaté que Kessel développe une réflexion sur la condition humaine. Il place son art au service d'une peinture de la vie brute et attachante. On retrouve, très prégnant dans son œuvre, un besoin d'évasion qui se manifeste dans les désirs de voyages, l'alcool, les jeux, la fête et l'amour physique. Kessel dote ses personnages d'une énergie qui rassemble leurs émotions, leurs instincts latents, leurs réflexes. Emportés par leur vivacité, les sujets kesseliens des *Enfants de la Chance* se plient d'assez mauvaise grâce aux jalons sociaux, qu'ils outrepassent bien volontiers. La mise en scène d'une jeunesse sémillante dans le contexte des années 30 est propice à la représentation d'une société optimiste, plutôt gaie et légère qui fut celle de Kessel lorsque lui-même avait une trentaine d'années. Lieu de l'éveil et des débordements, la ville - ici lieu dans lequel prend place le roman - explique et légitime les comportements des personnages, tout comme la nature et la campagne semblent en justifier d'autres. En effet, Kessel écrit son rapport au monde en inscrivant l'évolution de ses protagonistes dans les déplacements, dans la découverte des lieux

qui s'offrent à eux. Persuadé que le milieu influe sur l'être, l'écrivain accorde dans son roman - et plus largement, dans son œuvre - une place d'importance aux endroits dans lesquels se manifeste une aventure des sens et de l'esprit. Kessel donne à voir en quelque sorte des paysages de l'expérience. Il encourage à aller de l'avant, vers l'inconnu, à s'ouvrir à l'expérience de la nouveauté, à celle de l'étrangeté. Vivre le monde selon Kessel, c'est être en perpétuel mouvement, calquer son pas sur celui des événements de grande ampleur. Maurice Druon, dans la préface qu'il rédige pour l'ouvrage d'André Asséo, fait avec tendresse, le constat suivant :

Des gens merveilleux, la vie lui en avait apporté des centaines au cours de ses voyages, mais il n'en était jamais rassasié. Il les cherchait partout, les découvrait sans arrêt et parfois, il en inventait. Il vivait au superlatif et c'était une des raisons pour lesquelles on l'aimait⁵⁷.

C'est là sans doute un des enseignements de la lecture de Kessel : ses écrits nous entraînent dans une grande aventure : celle de l'expérience humaine. L'écriture de l'aventure va de pair avec les images, les souvenirs auxquels s'attache Kessel. Elle est un réservoir d'imaginaire, la mise en mots d'un réel en mouvement. Véritable figure du désir, la vie - dont il ne cesse de goûter les charmes - est le thème qu'il ne cesse de réinterpréter. Dans l'ensemble de sa production romanesque, Kessel fait montre d'un art de vivre dans lequel se côtoient des éléments aussi divers que l'amitié, la force physique, la solidarité dans l'épreuve et le dépassement de soi. Le sujet kesselien explore des voies parfois périlleuses qu'il suit pour répondre à un appel ressenti au plus profond de lui-même. Mû par un appétit pour la vie, le héros exploite les possibles qui lui permettent de transformer son destin. La

⁵⁷ ASSEO André, *Rêver Kessel*, Editions du Rocher, 2004, p.13.

ferveur dans l'amitié, la ténacité dans l'action et une foi indéfectible en leur bonne étoile sont les composantes des *Enfants de la Chance*. Plus généralement, nous les retrouvons également dans ses autres fictions et ses reportages. Voie ouverte sur l'aventure, le voyage - élément d'importance dans la vie de Joseph Kessel - semble lui annoncer chaque fois ses plus belles découvertes :

Toujours la vue d'un convoi prêt à glisser sur les rails polis qui ceignent et ceinturent la terre m'a fait battre le cœur. Toujours le voyage a été pour moi un philtre invincible⁵⁸.

Fragment de la réalité, le roman kesselien épouse de près le parcours de l'écrivain, ses interrogations et ses enthousiasmes. L'invention romanesque est incontestablement alimentée par ses voyages et les événements dont il fut le témoin durant sa longue carrière de journaliste. L'écriture de l'aventure est un fondement de son style. Elle est un fil conducteur de ses fictions, de ses reportages. Scènes spectaculaires et temps forts investissent le tissu romanesque tandis que les sentiments essentiels sont traités avec beaucoup de sobriété et de pudeur. Néanmoins, certains spécialistes s'accordent à dire que son style n'est pas totalement exempt de maladresse. On y retrouve parfois des formules un peu trop souvent rebattues, des situations fréquemment employées dans la littérature de l'époque. Sa foi en l'être humain l'amène parfois à classer les hommes en grands groupes, à ne pas suffisamment nuancer ses représentations et l'on peut certainement lui reprocher de céder parfois à la facilité. Cependant, il existe chez cet écrivain un véritable plaisir de l'écriture. Dès lors, il crée des images neuves qui interpellent, et cherche à rendre

⁵⁸ KESSEL Joseph, *Wagon-lit*, Gallimard, Folio, Paris, 1988 p.29

l'instantanéité d'un moment en donnant une tonalité, une saveur particulière aux mots :

Je suis certain qu'une belle et simple histoire d'action, d'aventure, de violence ou d'amour, contée avec foi a autant de valeur et de pouvoir. Et que ce n'est pas céder à la facilité, chercher à plaire au public, que de l'écrire⁵⁹.

Il donne vie à un univers imprégné de différences, peuplé de personnages atypiques. L'écrivain confie à ses protagonistes des désirs, des rêves qu'ils s'efforcent de mener à bien. Ils cherchent avant tout à trouver un élément qui donne du sens à leurs vies. Attentif aux autres, Kessel déclare :

Je sais que j'aime profondément les hommes. Je suis pour les idées simples : je suis contre l'oppression, pour la justice ; pour les humbles avant tout⁶⁰.

La plupart des sujets kesseliens sont construits sur le modèle d'Ivan Vivant qui s'exclame :

Il y a peu de gens faits sur notre patron, qui aiment la vie comme nous l'aimons, la vraie, la sincère, l'aventureuse, qui l'aiment et s'en moquent, et sont plus forts qu'elle tout à la fois (*Edc*, p. 105).

Ce qui frappe chez cet écrivain, c'est son besoin de grandeur. Grandeur des sentiments, grandes amitiés, grands projets... La mesure n'a pas sa place dans l'œuvre de Joseph Kessel qui, en maître du roman de l'aventure, accorde sa tendresse aux hommes, aux faits extraordinaires et restitue le vacarme du monde entier.

⁵⁹ À l'occasion de la parution du dernier volume de la série de *Témoin* parmi les hommes, Joseph Kessel répondait aux questions de Gilles Costaz, dans *Combat* du 5 Juin 1969.

⁶⁰ Ibid

Au terme de ce travail, les limites de mon étude m'apparaissent clairement. L'analyse du sens de l'aventure demanderait en effet à être envisagée plus en détail, dans l'ensemble de l'œuvre de Kessel. Aussi, peut-être serait-il intéressant d'établir une comparaison entre les reportages de l'écrivain - la matière première de ses fictions - et les romans qui s'en inspirent. Nous avons essayé dans ce travail de comprendre les principaux enjeux des fictions kesseliennes, d'analyser l'invention romanesque qui nous conduit au cœur de sa thématique préférée : celle de l'aventure. Que pourrait-on dire du sens de l'action dans ses reportages ? En somme, où se situe le point de rencontre entre ses fictions et ses papiers journalistiques ? Comment - en assimilant les événements auxquels il se confronte en tant que journaliste - parvient-il à donner une dynamique de l'aventure aux récits qu'il élabore ensuite ? Telles sont les pistes qu'il pourrait être intéressant d'explorer par la suite.

Bibliographie

Œuvres de Joseph Kessel

Œuvres complètes de Joseph Kessel, ed. Rombaldi, Paris, 1975

Tous n'étaient pas des anges, Plon, Paris, 1963

L'équipage, Gallimard, Paris, 2002

Le tour du Malheur volume I, Gallimard, Paris, 2007

Le tour du Malheur volume II, Gallimard, Paris, 2007

Œuvre de référence

Les Enfants de la chance, Gallimard, Paris, 1968

Ouvrages généraux

A- Philosophie

CARPENTIER Raymond, *la connaissance d'autrui*, Presses universitaires de France, 1968

DEWULF-ALLENE Geneviève, *Entretiens sur l'autre et l'ailleurs*, Presses universitaires, Nancy, 1993

KRISTEVA Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Coll Folio, Gallimard, Paris, 1991

LEVINAS Emmanuel, *Essais sur le penser-à-l'autre*, Grasset, Paris, 1991

B- Voyages et aventure

COGEZ Gérard, *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Le Seuil, Paris, 2004.

TADIE Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, PUF, Paris, 1982

VENAYRE Sylvain, *La gloire de l'aventure, genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Aubier, Paris, 2002

Articles

Le Magazine littéraire, N° 432, *Les écrivains voyageurs*, Paris, Juin 2004.

Numéro intéressant qui dresse un vaste bilan des écrivains voyageurs du XIX et XXe siècle. Montre de manière pertinente comment l'errance se fait le vecteur des plus belles rencontres entre les hommes et établit le lien étroit entre l'écriture de l'errance et le rapprochement des êtres. L'intérêt de ce magazine est accru par la grande diversité des écrivains voyageurs dont il est question et qui permettent de resituer Joseph Kessel dans le contexte de l'époque.

C- Analyse

GOLDENSTEIN Jean-Pierre, *Pour lire le roman*, ed Duculot, Bruxelles, 1989

Véritable méthode d'initiation à l'analyse du roman, cet ouvrage propose l'étude des points de vue, et des différents types de discours et structures qui composent l'écriture. Il permet au lecteur de posséder les outils nécessaires à l'examen approfondi de toute fiction.

LAROCHE Hervé, *Dictionnaire des clichés littéraires*, Arléa, Paris, 2004

RAIMOND Michel, *La crise du roman des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, Corti, 1985

REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du Roman*, Bordas, Paris, 1991

A l'instar de l'ouvrage de Jean-Pierre Goldenstein, celui-ci s'intéresse également à l'étude de toute fiction romanesque. Véritable appui à l'analyse du schéma narratif chez Kessel, il m'a été très utile pour estimer en quoi les espaces et le temps romanesque sont déterminants dans l'œuvre de cet auteur.

ZERAFFA Michel, *Personne et personnage. Le romanesque des années 1920 aux années 1950*, Paris, Klincksieck, 1969

Monographies

ASSEO André, *Rêver Kessel*, Editions du Rocher, Paris, 2004

Un recueil de souvenirs que nous livre André Asséo, ami proche de l'écrivain dans lequel il nous donne à voir une image plus intime de Joseph Kessel. Ce

très beau livre, ces bribes de souvenirs, permettent de se faire une idée plus juste, non pas de Kessel l'écrivain, mais de l'homme.

COURRIERE Yves, *Joseph Kessel ou sur la piste du lion*, Plon, Paris, 1985

Une biographie très complète qui retrace avec précision la vie - ou les différentes vies - de Joseph Kessel. Un ouvrage absolument nécessaire pour mieux connaître l'homme et l'écrivain.

WEBER Olivier, *Joseph Kessel le nomade éternel*, Arthaud, Paris, 2007

Biographie succincte de Joseph Kessel, à lire avant celle d'Yves Courrière. Oliver Weber reprend dans les grandes lignes les faits marquants de la vie de l'écrivain ainsi que ses plus grandes œuvres.

Thèses et ouvrages critiques consacrés à l'œuvre de Joseph Kessel

BERTHE Jean-René, *Le sens de l'aventure dans l'œuvre romanesque de Joseph Kessel*, thèse de doctorat de 3^{ème} cycle, Lettres et Sciences Humaines de Montpellier, 1984

Étude du thème de l'aventure, des aspects qu'elle revêt, et des motifs qui s'y rattachent. Ce travail permet de mieux comprendre la séduction qu'exerce le voyage, l'ailleurs, sur le texte kesselien. Jean-René Berthe éclaire les diverses pistes empruntées par l'écrivain pour rendre le sens du romanesque dans ses fictions, avec notamment une étude assez minutieuse des *Cavaliers* ainsi que de *Nuits de princes*. Il y catégorise les différents types d'aventures et analyse les différentes formes qu'elle peut revêtir, en décortiquant à chaque fois les problématiques spécifiques qu'elles soulèvent.

BONNET Nathalie, *Mythe et réalité dans « Le jeu du roi » et « Les cavaliers » de Joseph Kessel*, Mémoire de maîtrise, Lettres et Sciences Humaines de Limoges, 1988.

CONFOLANT Anne, *Joseph Kessel : l'œil d'un journaliste et romancier sur l'entre-deux guerres*, 2004

EYRIES Alexandre, *L'imaginaire de la guerre dans l'œuvre de Kessel*, ed. Le manuscrit, 2008

TASSEL Alain, *La création romanesque dans l'œuvre de Joseph Kessel*, L'Harmattan, Paris, 1997

Alain Tassel s'attache au style Kessel et en fait une étude minutieuse et convaincante. Les éléments, les thèmes récurrents dans son œuvre sont analysés dans le détail. Notre réflexion a particulièrement été attentive aux propositions formulées par Alain Tassel quant à la manière de rendre le sens de l'aventure et l'espace romanesque chez Kessel. Il s'est tout particulièrement intéressé aux procédés de caractérisation des personnages, à leur rôle dans le développement de l'intrigue romanesque. Mû par le désir d'analyser le style Kessel au plus près, Alain Tassel s'appuie sur diverses productions de l'écrivain et en décortique les détails, le rythme, les souffles d'énergies et les pauses descriptives qu'il estime révélateurs et symptomatiques de l'écriture kesseliennne.

TASSEL Alain, *Présence de Kessel, colloque de Nice d'Avril 1998*, Nice, 1998

Actes de colloque questionnant divers aspects de l'écriture kesseliennne. A souligner - parmi d'autres thèmes intéressants - une approche remarquable sur le plaisir des mots procuré par la lecture de Joseph Kessel, et l'enthousiasme de l'écrivain à rendre une écriture sensuelle et gourmande grâce au recours à la métaphore, et aux longues descriptions. Alain Tassel esquisse les contours du système narratif et tente de décortiquer le « style Kessel », en s'intéressant à ses points forts et ses faiblesses. Par ailleurs, une communication sur *La place de la femme dans l'œuvre de Kessel* m'a semblé particulièrement pertinente quant à l'étude du personnage de Roberte Elven dans mon ouvrage de référence.

Ressources internet

Date consultation le 30/10/2011

http://www.academie-francaise.fr/immortels/discours_reponses/chamson.html

Réponse de M Chamson au discours de réception de Joseph Kessel à l'Académie française.